

Le Samedi

VOL. I.—NO. 10.

MONTREAL, 17 AOUT 1889.

(LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.)

UN VERITABLE EQUIPEMENT ANGLAIS



I

Joseph Cockney (à son tailleur).—Je pars pour Londres ; je veux avoir un petit *suit* gentil.

Le tailleur.—Voici tout ce qu'il y a de plus porté à Londres.



II

(à son chapelier).—Qu'est-ce qu'il y a de plus nouveau en fait de chapeau ?

Le chapelier.—Voici ce que porte le Prince de Galles.



III

(à son chemisier).—Je veux le dernier genre anglais.

—Voici ce que je viens de recevoir ; c'est la rage du jour.



IV

(chez le bottier). — Prenez ces *over-gaiters* et vous passerez pour un Londonien pur sang.



V

(chez le marchand de cannes).—Vous savez, à Londres, on ne porte pas de cure-dents ; voilà la vraie chose.



VI

Deux semaines après, on lit dans le *Times*, de Londres : " On vient d'arrêter dans Regent Street, un excentrique qui dit venir du Canada. Son accoutrement indique que c'est un fou, et on l'a conduit à l'asile."

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 17 AOUT 1889.

CHASSE SPLEEN

Tout vient à point à qui sait attendre, même le désappointement

La charité couvre bien des péchés, mais ce n'est pas sa ligne réguliers d'affaires.

Accueillez vos pensées comme des hôtes et traitez vos désirs comme des enfants.

Vous parlez de fermer les buvettes! Commencez donc par fermer les buveurs.

La transmission la plus prompte du père au fils est celle de ses vieux pantalons.

Lorsqu'un homme devient grand-père, il commence à trouver que sa femme vieillit.

L'avarice.—Un malheureux qui s'est fait un trou dans le cœur pour y cacher son argent.

La chaussure qui tombe sous la brosse du petit frotteur de bottes à un avenir brillant.

Depuis l'invention des ascencours, il sera maintenant plus facile d'arriver au septième ciel.

Si un homme se lève quand le jour perce, il n'est pas étonnant qu'il perde du temps par cet accroc.

Il n'y a que le chien désœuvré qui sente ses puces; celui qui est à la chasse n'en a pas connaissance.

Tant que deux femmes ennemies ne se sont pas traitées de laides, il existe une chance de les reconcilier.

Deux hommes ensemble se parlent et s'écotent, deux femmes ensemble ne s'écotent pas, mais s'examinent.

Aimez-vous les uns les autres est pourtant une maxime divine, cependant il est imprudent d'en faire un usage général.

Avez-vous remarqué que la noirceur vient beaucoup plus vite pour les scieurs de bois que pour les joueurs de croquet.

Une femme préfère l'admiration d'un fou à la réserve d'un philosophe; et le philosophe est satisfait de cet arrangement.

Les voilà maintenant qui fabriquent du miel artificiel. Je ne croirais pas plus à cela qu'à un baiser envoyé par la poste.

La prison qui est fermée à clef jour et nuit est toujours remplie; l'église qui est toute grande ouverte est toujours déserte.

Un pharmacien annonce un remède efficace contre l'excès de sommeil. Le spécifique encore le plus sûr est un bébé de six mois.

"Maman, disait le petit garçon, si tu m'achètes un sifflet, choisis un sifflet religieux pour que je puisse m'en servir le dimanche."

Ne traitez jamais un homme de menteur. D'abord, ça peut être faux; et quand même ça serait vrai, il peut être plus fort que vous.

Il faut huit cents roses pour faire une cueillerée de parfum; tandis que vingt centins d'oignons peuvent imprégner tout un quartier.

Les vieillards se complaisent dans le passé; les jeunes gens songent à l'avenir; les jeunes filles préfèrent le présent sans perdre le futur de vue.

Cette pauvre mère Eve! Si au lieu de manger la pomme crue, elle avait eu l'idée de la mettre en confitures! Qui sait ce qui serait arrivé dans l'intervalle?

Il y a vingt-deux causes connues pour le mal de tête. Les soupers prolongés dans la nuit y sont pour vingt-un. La vingt-deuxième cause est un fort dîner.

Le hasard vient de nous faire tomber un numéro de la *Gazette* de Pékin. Nous croyons ce journal appelé à une longue vie. De fait, il existe déjà depuis mille ans.

La population du globe augmente de 30,000,000 d'âmes par année et si l'élixir de jeunesse du Dr Brown-Seguar se généralise, il faudra mettre une allonge à la terre.

Recommandation de Pat à sa femme:— "Dis à Jimmy s'il n'est pas mort, qu'il songe aux vingt piastres qu'il me doit. S'il est mort, dis lui qu'il ne se fatigue pas de cela."

Cimetière.—Petit champs situé entre le temps et l'éternité et amélioré par les morts.

Félicité.—La marmite du bonheur qui renverse.

Il paraît qu'en Norvège, un homme peut oublier son parapluie au coin d'une rue et le retrouver le lendemain. Nous ne pensions pas qu'on portât d'aussi piètres parapluies en Norvège.

L'arithmétique insiste à prouver qu'il vaut mieux qu'un enfant tombe du quatrième étage que quatre du premier. Chaque fois que vous lirez un accident de ce genre, consolez-vous par la loi des proportions.

La rencontre d'un essaim d'abeilles n'est pas très désirable, mais elle est bien supérieure à la rencontre de votre femme qui vient de trouver dans vos poches la facture d'une robe dont elle n'a pas eu connaissance.

Il n'y a qu'à poser la question: Où sont les hommes de 36 et 37? et la réponse arrive de toutes les paroisses du district de Montréal. Mais demandez où sont les femmes de 36 et vous n'aurez pas une réponse. Il faut demander les femmes de 25.

Voilà ce qui s'appelle malchanceux. Un prétendant apprend que le feu est à la maison de sa fiancée, s'y rend à course de cheval, pénètre jusqu'à l'endroit le plus dangereux de la bâtisse, en rapporte, au prix de sa vie, une lourde boîte qui semble des plus précieuses et qui une fois ouverte, révèle la présence de dix grenades destinées à éteindre l'incendie en faisant explosion.

MORCEAU POUR DÉCLAMATION.

LA GARONNE.

Cette délicieuse chanson de Nadaud est une des critiques les plus amusantes et les mieux réussies que l'on ait faites contre les vantards et les faiseurs d'embaras.

Elle doit être détaillée avec beaucoup de verve et d'humour, elle produit un grand effet quand celui qui l'interprète la dit avec l'accent gascon. Les remarques dans la première colonne ne font pas partie du morceau. Ils sont là pour indiquer le ton qu'on doit prendre à certain endroit, le sentiment qu'on doit y mettre.

(Commencez en parlant avec importance.)

Ah ! je vous certifie que Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Je vous demande un peu ?
Savez-vous ce qu'elle aurait fait ?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !
Je puis vous assurer que Elle allait arroser l'Espagne.
Eh bien !

(Donnez de plus en plus d'importance à chaque couplet.)

Mais bien mieux, Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Alors ! Coupé la Loire aux bords fleuris,
(Montez le ton à chaque vers.) Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Vous pouvez être certain que Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !
Eh ! bien Elle se jetait dans la Manche.

(Avec un certain dédain.)

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Savez-vous ce qu'elle aurait fait ?
(Montez le ton à chaque vers.) Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
(Avec beaucoup d'exaltation.) Et puis, ivre à force de boire,
Vous pouvez être sûr que Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !
Rien ne lui était plus aisé ! Elle aurait grossi la mer Noire.

Enfin il n'est pas douteux que Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !

(Avec une certaine colère et montant le ton toujours de plus en plus à chaque vers.) Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamschatka,
(Ce qui est plus étonnant, Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,—
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.

(Avec beaucoup de suffisance.)

Mais vous comprenez bien que La Garonne n'a pas voulu
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves.
Non, c'est au dessous d'elle. Seulement, pour faire ses preuves,
(Avec malice.) Elle arrondit son petit lot ;
Savez-vous ce qu'elle a imaginé ? Ayant pris le Tarn et le Lot,
(Presque mystérieusement.) Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,—
Lanturlu !
Que voulez-vous. Quitter le pays de Gascogne.

Une pensée de Confucius qui mérite la réédition : "Celui qui trouve du plaisir dans le vice et de la peine dans la vertu est novice dans les deux."

Voilà qui est curieux mais qui est tout de même constaté d'une manière sérieuse. Le magnétisme personnel influe plus ou moins sur les montres. Chez une personne excitable, une montre avance plus certains jours que d'autres. Chez un individu que le découragement domine elle retarde. On attribue ces résultats à l'électricité qui n'est pas la même dans toutes les organisations. Un horloger qui a beaucoup de magnétisme personnel peut difficilement régler une montre. Il magnétise le cheveu si délicat de la montre.

ON NE PEUT PAS TOUT SAVOIR

PENSÉES D'UNE PETITE FILLE

(Pour le SAMEDI)

Je sais pourquoi nous avons le tonnerre ;
Je sais pourquoi le soleil apparaît ;
Je puis nommer chaque fleur de ma serre,
Le bon fromage est le produit du lait.
Je sais comment le blé vient de la terre,
Pourquoi l'oiseau par ses chants nous distrait ;
Mais je ne sais comment mon papa fait
Pour s'endormir avec un œil de verre.

PURE PHILOSOPHIE

On annonce à Charles la mort d'un de ses amis.
—Ah ! il est mort ! Pauvre garçon !
—Ça ne te fait pas plus d'effet que cela ! Il me semblait qu'il était un de tes intimes.
—Oui, certainement ; mais, vois-tu, je tâche d'être toujours préparé à la mort... des autres.

AIDE TOI LE CIEL T'AIDERA

Jeune couple amoureux devant une vitrine de bijoutier :
Elle.—N'y a-t-il pas quelque chose de merveilleux dans ces pendules ?
Lui.—Qu'est-ce que vous admirez tant dans ces horloges ?
Elle.—Elles indiquent le jour.
On ignore si ces horloges parlantes ont décidé l'amoureux à indiquer le jour lui aussi.

DELIVREZ-MOI DE MES AMIS

On a beau être le plus savant des ingénieurs civils, on ne peut pas tout prévoir. X... qui dirigeait les travaux d'un chemin de fer se fatigua des assiduités de son chien, qui le suivait partout. Il avait sous la main un moyen bien simple de s'en débarrasser : une cartouche de dynamite à la queue et tout était dit. Aussitôt conçu aussitôt fait, et, cinq minutes après, la malheureuse bête, attirée dans un champ, se voyait l'appareil caudal amélioré d'une canistre portant sa mèche tout allumée. Rien de plus pressé pour l'exécuteur des hautes œuvres de fuir rapidement le siège des opérations ; mais voilà le chien, épris d'un plus beau dévouement que jamais pour son maître, qui mesure sa vitesse sur celle de l'ingénieur et qui le suit pas à pas. L'un court-il, l'autre allonge le trot ; clotures, fossés se sautent presque nez à nez. L'ingénieur se fait une petite démonstration pour se prouver qu'il aurait mieux fait d'avoir attaché la vilaine bête qui s'acharne à tant l'aimer ; mais la découverte est un peu en retard. Il lui reste le privilège de jeter des roches à la tête de son indiscret ami ; mais au moment où il va essayer du premier missile, une épouvantable explosion se fait entendre et l'ingénieur se répand dans l'immensité. Ses vues sur le chien ont parfaitement réussi. Quant à lui, chaque courrier apporte au chef-lieu un petit débris de ses restes mortels. L'enterrement aura lieu lorsqu'on aura recueilli une cinquantaine de livres du défunt.

Le tromp (tout éploré).—Pour l'amour de Dieu, achetez-moi cet anneau ; c'est le jone de ma femme, mais la faim m'y force
Le marchand.—Le jone de votre femme ! Vous êtes un imposteur ; vous me l'avez vendu la semaine dernière.
Le tromp.—Ah ! oui, l'autre c'était celui de ma première femme.

LECON DE PHYSIQUE

TOMBER COMME UNE BOMBE



I.

Le major défie son capitaine de sauter pardessus cette meule de foin.



II.

Le défi est accepté.



III.

Le maire du village qui ne s'en doute pas prend le frais de l'autre côté de la meule.



IV.

Qu'est-ce qui lui tombe du ciel ?



V.

La femme du maire se lève saisie d'épouvante.



VI.

Et reçoit le beau capitaine à bras ouverts.

FABLE EXPRESS

(Pour le SAMEDI)

Un renard qui tenait dans sa gueule une poule,
Fut accusé de vol par son cousin, Gros Boule.
Craignant de la lâcher, il ne répondit rien.

MORALE

Il passa pour un saint et fit rire du chien.

SIGNE D'ÉTÉ

Le mari.—Quel malheur qu'Emma ait fait des grossièretés à monsieur Anthracite ! L'an dernier, il m'avait vendu ma provision de charbon à moitié prix.

La femme.—Laisse donc faire, elle se le réconciliera à l'autonne. Je l'ai mise en amour avec monsieur Icedealer, afin d'avoir notre glace pour rien.

LES MOTS DE TROP

Madame Simon (ayant la prétention de paraître jeune).—Qui dirait que la jeune fille que vous voyez dans ce coin là est ma fille ?

M. Jones (voulant être aimable).—Votre fille ? On dirait plutôt qu'elle est votre sœur.

Madame Simon.—Vous ne regardez pas dans le bon coin. Celle que vous avez en vue est ma mère.

Le bourgeois.—Qu'est-ce que j'apprends ? Tu te remaries !

Ignace.—Oui, monsieur, c'est vrai.

Le bourgeois.—Mais tu n'y penses pas, ta femme n'est morte que de la semaine dernière !

Ignace.—Ah ! monsieur, elle ne sera jamais plus morte que cela.

AU PARC SOHMER

Joseph.—Tu vois cette belle blonde, c'est une de mes flammes je vais lui offrir une crème à la glace.

Ernest.—De l'*Ice cream* pour alimenter ta flamme ! Tu vas bien.

EXTRAITS DE MÉMOIRES TROUVÉS DANS UNE CELLULE DE LA POLICE

10 p.m.—Je me suis jeté dans mon lit ; mais n'ai pu dormir.

10.30 p.m.—Je me suis levé pour aller prendre un coup d'endormitoire à l'épicerie du coin.

7 a.m.—Ai dormi comme un bon, mais pas dans mon lit.

SOUVENIRS DE FAMILLE

Le pianiste Rubinstein à la vanité pour péché mignon. Dans le cours de sa dernière tournée en Amérique, il développait à l'humoriste Josh Billings la haute lignée de sa famille.

—Ma famille, disait-il, remonte aux croisades. Mes ancêtres accompagnèrent l'Empereur Barberousse.

—Sur le piano, sans doute, reprit Billings.

POLITIQUE DE PROTECTION ET POLITIQUE DE REVENU

Hélène.—Je ne comprends pas Julie, que tu te décides à prendre Harry Bascombe. Il n'a pas de moyens, après tout.

Julie.—Je méprise les considérations pécuniaires. Harry est bel homme ; c'est un athlète. Quand je l'aurai, j'éprouverai un sentiment de protection...

Hélène.—Oh ! alors, c'est parfait ; chacun son goût : tu cherches la protection, moi je suis pour le revenu.

La femme, (qui a une pointe de jalousie).—Tiens j'ai rencontré ce matin une personne que tu admires beaucoup.

Le mari.—C'est que tu l'es vue dans ton miroir.

UN DESASTRE

(Pour le SAMEDI)

—En quel honneur vos parents vous ont-ils nommé Suzanne ?

—Je ne sais pas ; je crois que c'est parce que je suis une fille.

—Moi, disait Popincourt, je suis pour la fermeture de bonne heure, à commencer par la bouche de ma femme.

Une rencontre à minuit sur le trottoir :

—Hello, Tom, viens-tu du cirque ?

—Non, mais je m'y en vais, reprend tristement Tom, en songeant à la réception qui l'attend à la maison.

On ne saurait être plus galant. Un dentiste cherche vainement à extraire la dent cariée d'une belle.

—En vérité, madame, lui dit-il, il ne peut rien sortir de mauvais de votre bouche.

Qui a demandé la séparation ? Est-ce toi ou ton patron ?

—Tous les deux ? C'est lui qui en a eu l'idée et me l'a communiquée : je l'ai exécutée.

—Ainsi, tu viens de l'épouser ! Pourquoi ne l'as-tu pas pris il y a quinze ans, lorsqu'il voulait absolument de toi.

Il était trop vieux pour moi dans ce temps-là.

Femme de ménage, (à un tramp.)— Vous avez laissé votre morceau de steak ?

Le tramp.—J'avais demandé à manger, madame, et non pas à travailler.

Près du marché Bonsecours :

Habitant, (entrant dans un restaurant.)—Qu'est-ce que vous donnez pour 10 cents ?

Le propriétaire.—Je donne un excellent appétit pour le souper.

L'aveugle (à son compagnon de coin de rue, qui n'a qu'une jambe).—Comment ! Tu ne détèles pas si vite que cela ? Il n'est que deux heures.

Le boîteux.—Non, as pas peur ; mais je suis fatigué : je mets ma jambe de bois à l'autre jambe.

PAR LE TEMPS QUI COURT

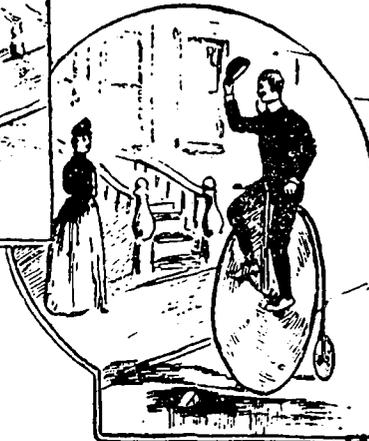


L'antique parapluie, à l'en tout cas moderne.—Hein, mon jeune dude, on en a plein le dos de tes services ! Les vieux sont encore les coqs.



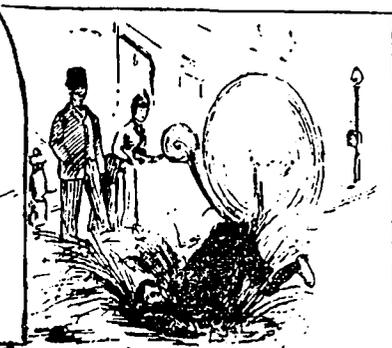
III

Mais une mare
Qu'il ne voit pas,
Sans crier gare,
N'en fait qu'un
tas.



IV

Voilà qu'éclate
Son vieil habit ;
A pleine rate
La foule rit.



V

Couvert de boue,
Vert comme un mort,
Il prend sa roue
Et vire au Nord.



—Ainsi, tu as décidé de prendre un veuf ?

—Oui, c'est vrai.

—Est-ce qu'il te parle quelquefois de sa première femme ?

—Il a essayé une fois ; mais je l'en ai guéri net, en lui parlant de mon troisième mari.

En chemin de fer :

—Monsieur, je suis forcé de vous prier de ne plus regarder ma fille avec tant de persistance.

—C'est votre fille ! Oh ! pardon, je croyais que c'était votre femme.

Madame A.—Vous dites que le cognac est bon pour la colique ! Je ne le crois pas.

Madame B.—Je l'ai essayé bien des fois chez moi, et ça toujours réussi.

Madame A.—C'est tout le contraire pour nous. Avant que j'en eusse à la maison, mon mari était rarement malade. Depuis que j'en tiens, la colique ne le lâche pas.

Dans une soirée :

Madame Hallebarbe (aussi laide quelle se croit belle).—On dirait que madame Janvier a fait exprès pour n'inviter que des jolies femmes !

M. Gibouleau.—C'est précisément ce que je disais avant que vous fussiez arrivée.

Au recorder :

Un hercule (6½ pieds) trouvé sur les quais ivre mort subit son procès.

Le recorder.—Avez-vous quelqu'un pour vous défendre ?

Le prisonnier.—Quelqu'un ! Je n'ai besoin de personne pour me défendre. Je puis tous vous rosser à la fois.

—Pourquoi les peintres font-ils toujours les anges blonds ? demandait une jolie brunette, épouse d'un artiste.

—Parce que, reprend le peintre, généralement les femmes d'artiste sont brunes.

On ne s'est reparlé que le lendemain matin.

—Tiens, j'ai écrit des vers sur mon chien. Veux-tu que je te les lise ?

—Ce n'est pas la peine ; dis-moi sur quelle partie du chien tu les as écrits ; quand je le rencontrerai, je les y lirai.

—C'est extraordinaire comme ces pluies-là font tout pousser.

—Oui, j'ai remarqué cela. Hier en revenant de la pêche, c'était vingt-cinq poissons que tu avais pris. Ce matin, ils étaient rendus à cent vingt.

Jeune femme (en pleurs).—Tu as brisé la promesse que tu m'avais faite.

Le mari (l'embrassant).—Laisse faire, ma chère, je t'en ferai une autre.

Un commis voyageur (de Chicago est amené à l'église Notre-Dame par un de ses amis de Montréal. Le prédicateur décrit les beautés du ciel.

—Ce doit être bien beau, dit l'ami à l'oreille du commis voyageur.

—*Beau* n'est pas le mot, reprend le commis voyageur, j'en arrive, c'est épataant.

—Vous venez du ciel ! Qu'est-ce que vous me dites-là ?

—Est-ce qu'il parle du ciel ? J'aurais juré qu'il faisait la description de Chicago.

Auteur dramatique.—Comment trouvez-vous, ma tragédie ?

Professeur.—Dans la note d'un bout à l'autre, d'un naturel épataant ; surtout le caractère des voleurs. Ils sont si parfaits voleurs que même ce qu'ils ont à dire est volé à d'autres auteurs.

LES PERIPETIES DE LA DERNIERE ASCENSION EN BALLON

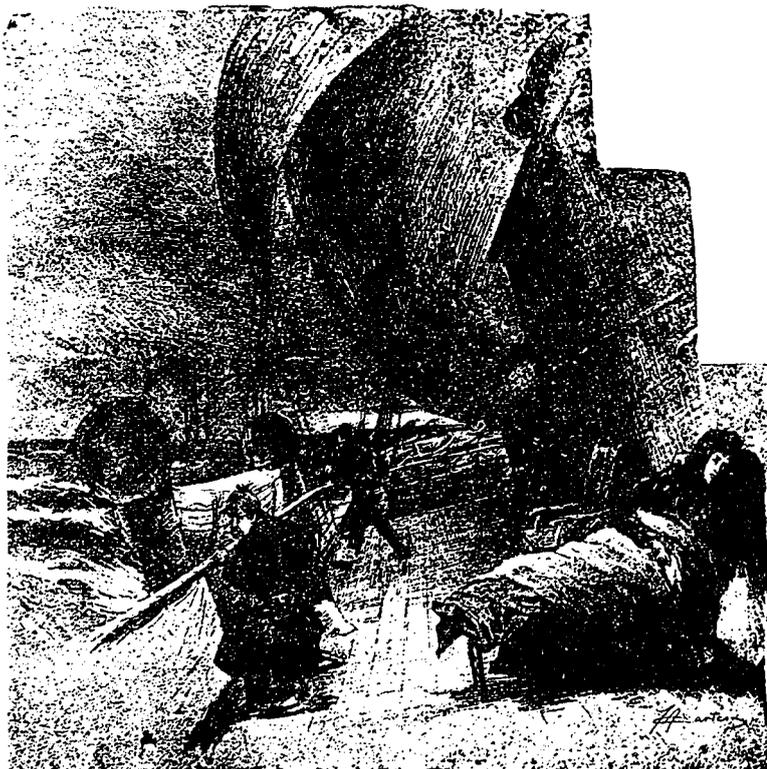


ENTRE ST MATHIAS ET STE MARIE DE MONNOIR

(dimanche 11 août 1889)

Jean-Baptiste (qui n'a jamais vu de ballon).—Jésus de mon âme ! Faisons notre acte de contrition et tenez-vous bien après moi ; voilà l'Ange Gabriel qui arrive.

LES PLAISIRS DE LA TRAVERSEE



Madame.—Réné, est-ce que les enfants sont sortis ?

Réné, (qui a le mal de mer).—Non ; mais tout le restant est en train de sortir.

LE DERNIER DUEL

1er combattant.—Vous êtes un lâche, si vous ne vous battez pas. Je vous donne le choix des armes et le choix du terrain.

2ème combattant.—J'accepte, nous nous battons demain.

1er combattant.—Très bien ! Où ? Et indiquez les armes.

2ème combattant.—Chez vous même, dans votre puits. Il y a déjà une provisions de roches dans le fonds. Vous y descendrez et vous me les jetez par la tête. Moi, je me tiendrai au haut et de mon côté, je vous en jeterai de mon mieux. Nous nous battons à mort.

Un troup (cherchant des prétextes pour carotter quelques sous).—Monsieur, je suis positif en affaires. Je crois que tout homme rangé devrait élever son monument funèbre avant sa mort. Quant à moi, j'ai limité le cout du mien à \$25.00. *Quelle assistance pouvez-vous donner à l'entreprise. Je suis *business* et désire une réponse prompte.

Le marchand (ahuri).—Si vous ne passez pas la porte tout de suite, je m'engage à fournir le cadavre pour ce monument.

Cette offre généreuse n'a pas été acceptée.

Le père.—Qu'est-ce que tu fais là ?

Freddy.—Le maître m'a dit que si je voulais apprendre vite, c'était d'écrire les mots que je ne comprendrais pas et de te demander de me les expliquer.

Le père.—Il a raison, c'est excellent.

Freddy.—Tiens, papa, je viens de faire une petite liste pour ce soir ; j'ai 108 mots.

Le père.—Ah ! vas te coucher, va !

RÉCITS EXTRAORDINAIRES MAIS VÉRIDIQUES

(Pour le SAMEDI)

La musique était suave ; les valseurs tourbillonnaient dans le grand salon ; mais le Major, avec son front de penseur et son regard profond semblait absorbé dans le coin du boudoir par les plus sérieuses méditations.

— Ces hommes graves, lui dit la maîtresse de la maison, ils sont bien au-dessus de nos frivoles amusements ; pour-quoi ne faites vous pas un tour de valse, au moins, Major ?

— Que voulez-vous, madame, quand on a fait, comme moi, le tour du monde, dans l'intérêt de la science, on trouve vos plaisirs bien mesquins.

— J'avoue qu'en effet, les merveilles que vous avez vues dans vos courses lointaines doivent vous laisser bien indifférent à tout ce qui se passe ici.

Pendant ce bout de conversation, un groupe s'était formé autour des deux interlocuteurs ; et l'œil du major s'illuminait à mesure qu'il voyait approcher l'occasion d'amplifier une de ses magnifiques aventures de voyage.

— Ah ! madame, reprit-il, ne croyez-vous pas que je méprise les pauvres moyens de notre civilisation tant vantée, quand la vue, par exemple, de cette table si bien garnie, mais à quel prix ? me fait songer au spectacle que j'ai vu dans le Congo d'un festin préparé pour deux cents guerriers avec une seule huître.

Un cri d'admiration sortit de toutes les poitrines. Ce fut le coup de grâce du Major qui donna libre cours à ses réminiscences.

— Oui, mes amis, ajouta-t-il en dominant son auditoire de ce regard plein d'autorité et de candeur, là-bas, ils sont obligés de se mettre trois hommes pour relever une huître de cent cinquante livres. Moi qui vous parle, j'en ai vu beaucoup de trois cents livres. Tous les matins j'en déjeunais d'une. J'allumais un grand feu autour d'une immense pierre. Lorsque la pierre était chauffée à blanc, j'y déposais l'huître que je recouvrais de plantes marines et au bout de dix heures elle était à point.

Le cuisson se manifestait par une immense explosion ; car vous comprenez, le jus de l'huître se convertissait en vapeur et à un moment donné, les coquilles volaient en morceaux. Généralement un ou deux des mes esclaves se faisaient tuer durant l'opération ; mais quel met digne de Lucullus !

— Quand vous vouliez les manger crues, comment vous y preniez-vous, major ?

— Ah ! voilà ! Mon épée était du plus fin acier. Je l'introduisais par la force de trois hommes entre les deux valves serrées de l'huître, puis je transperçais le ligament à différents endroits pour fatiguer l'animal ; alors, j'introduisais à côté de l'épée, une autre épée dentelée comme une égoïne et je sciais la membrane. L'huître faisait entendre un mugissement de taureau ; mais elle ne pouvait faire aucun mal. Je la dépouillais de sa barbe. Cette garniture noire que vous voyez aux huîtres d'ici est remplacée dans les huîtres de là-bas par une forte crinière que les naturels font sécher et avec lesquels ils font des matelas.

Quand la foule vit le major en verve, les questions commencèrent à pleuvoir de tous les côtés, car il leur apprenait de ces choses dont personne n'avait d'idée.

— Les serpents doivent être énormes dans ce pays, hasarda une jeune fille timide.

— Cent pieds de long. J'en ai vu un se battre avec le rhinocéros qui me conduisait d'ordinaire à travers le Congo. C'était ma forteresse, ce rhinocéros. Comme les balles ni les flèches ne peuvent percer son épiderme, je me cachais dans les larges plis de sa peau pendant que les négres me surprenaient, et de là je les foudroyais avec ma carabine sans courir le moindre danger. Mais revenons au serpent, dont le rhinocéros, entre parenthèse, ne faisait pas le moindre cas. Il s'enroula autour du pachyderme comme un fil de cuivre autour de l'armature dans les nouvelles machines électriques que vous voyez à côté du Parc Sohmer dans la bâtisse de la compagnie Royale, et il commença son travail d'étranglement. Il était rouge de colère et d'efforts, parce que le rhinocéros avait la peau trop dure, et je contemplais ce spectacle depuis une demi-heure, quand tout à coup, je vis les entrailles du serpent voler à trente pieds de là comme un jet de vapeur. Le serpent venait de se crever en forçant trop. J'ai la peau de l'anaconda dans mon cabinet d'étude.

A ce moment le jeune Reynold Mathurin poussa son voisin



LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE DENT

du coude comme pour lui dire : " Tu vas voir, mon vieux, " et il reprit :

— C'est étonnant, major, comme ce que vous racontez-là confirme mes propres notions sur ces régions inconnues. J'ai une vieille tante qui est établie sur le Lac Nyanza, près des sources du Nil ; elle m'écrit souvent et dans sa dernière elle me raconte un combat qu'elle a vu elle-même, du reste, entre une giraffe et un éléphant. Chaque combattant était assisté d'un zèbre qui veillait sur son ami. L'éléphant avait enroulé sa trompe autour du cou de la giraffe et par un tour des plus habiles, se il replia si vivement qu'il lui fit un nœud au cou ; mais ce fut la porte de l'éléphant ; car en voulant lui en faire un second, il s'y laissa prendre sa trompe, qu'il ne put jamais dégager. Il mourut d' inanition. La giraffe n'est pas encore morte, malgré que la nourriture lui passe plus difficilement dans le cou ; elle s'en va de la dyspepsie.

Dans ce pays-là, les giraffes jouent un grand rôle. Les singes s'en servent pour faire la pêche. Ils en montent une et la font descendre dans l'eau. La giraffe qui est très bien dressée à ce genre d'exercice plonge le cou au fond de la rivière et en rapporte les plus gros poissons.

— Tiens, à propos de pêche, ça me rappelle une aventure de chasse que je viens d'avoir dans les Laurentides, reprit monsieur Norbert Latulippe. Nous étions partis du club Shawinigan, Charles Letort, moi, deux sauvages et un chien pour aller de campement en campement, aussi loin que le cœur nous en dirait. Quelques fois nous envoyions le chien en exploration, et s'il levait un gibier, il nous avertissait par ses aboiements. Un matin de brume, nous n'osâmes nous aventurer sans boussole ; parce que nous étions en pleine forêt sans aucun sentier battu ni point de repaire. Mais il nous fut impossible, après avoir tout bouleversé, de retrouver la boussole. Du reste, tous comptes tirés, nous constatâmes l'impossibilité de lever le camp sans le retour de notre chien qui était comme de coutume parti pour sa tournée du matin. Contre tous les usages, le chien n'était pas encore de retour à midi, et nous le pensions perdu, quand il nous arriva sur les quatre heures, brisé de fatigue. Il avait dû doubler sa route ordinaire. Mais le croiriez-vous ? il avait pris la boussole, afin de pouvoir aller plus loin sans s'égarer !

On entendit un grognement du major qui se levait en murmurant :

— Moi, je ne puis pas supporter les blagues. C'est dégoûtant, ces jeunes gens !

Cri du cœur d'un médecin apprenant la mort d'un patient qu'il avait abandonné pour un autre :

Ça lui apprendra à changer de docteur !

LA VENGEANCE EST DOUCE



I

M. Smith qui avait reçu un coup de pied de son futur beau-père avait cette fois pris la précaution de se faire un *bustle* avec une brique.



II

Le bonhomme.— Au meurtre, oi, yioig, j'ai la jambe cassée.
Smith.— Qu'est-ce que c'est ? me parlez-vous, monsieur ?

MOTS D'ENFANTS

Bébé qui ne savait pas que les chats griffignent vient de recevoir un coup de griffe.

—Maman, dit-il, ce chat-là est tout usé, il a des écharpes dans les les pattes.

Mademoiselle Nancy qui visite des petits cochons est émerveillée de leur queue en tire-bouchon. Comme elle a vu sa tante se friser la veille, elle lui demande bien gentiment :

—Ma tante, êtes-vous obligée de leur mettre des papillotes tous les soirs.

Tommy.—Est-ce vrai, maman, que papa va mieux ?

La mère.—Oui, mon fils ; tu dois être content ?

Tommy.—Pas trop ; je n'aurai plus de bouteilles de remèdes à revendre au pharmacien. Quand elles sont à moitié, il me donne jusqu'à 10 cents.

Frank.—Que je suis content, la cuisinière est partie ! C'est maman maintenant qui va faire les biscuits.

Un visiteur.—Tu aimes mieux ceux de ta maman ?

Frank.—Je pense bien. Ils sont plus pâteux et je mâche la même bouchée bien plus longtemps.

Une petite fille élevée dans l'horreur de l'orangisme est obligée de partir avec sa famille pour Toronto, qu'elle se représente comme une ville livrée aux esprits infernaux. Le matin du départ, elle récite tout ce qu'elle peut savoir de prières et ajoute finalement : " Et maintenant, bon petit Jésus, comme on ne se verra plus, adieu !

Pendant que Jack dit son pater, sa petite sœur lui chatouille les pieds.

—Pardonnez-nous nos offenses comme nous les par...

Excusez-moi une minute, bon petit Jésus, il faut que j'aille donner la volée à bébé.

Grand diner d'apparat présidé par le curé de la paroisse.

On se met à table, mais le curé dit au maître de la maison :

—Attends un peu, mon neveu, j'ai l'habitude de dire quelque chose en commençant le repas.

Tommy qu'on a mis sur la petite table.— Ah ! je sais ; papa le dit aussi en se mettant à table, il crie toujours : "cuisine infecte."

Bébé entend conter le petit chaperon rouge :

—Je ne comprends pas pourquoi le loup a mangé la petite fille. Si c'avait été ma mère à moi, il aurait été rassasié avant de se rendre à la petite fille. J'ai de la chance d'avoir une bonne mère, si je rencontrais le loup.

—Dors-tu, bébé ?

—Oui, maman ; et tu sais, le docteur a bien recommandé de ne pas me réveiller pour me faire prendre mes remèdes.

—Quel est le pluriel de Monsieur ?

—Messieurs.

—Le pluriel de Madame ?

—Mesdames.

—Le pluriel d'enfant ?

—Jumeaux.

En classe.

Le professeur.—Mes enfants, nous sommes rendus au chapitre : *Mépris des richesses*, dites-nous, monsieur Alfred, ce que vous connaissez de pire sur l'or et ses déceptions.

Alfred.—C'est de ne pas en avoir, Monsieur.

L'enfant.—Je voudrais du raisin.

La mère.—Prends en une poignée.

L'enfant.—Donne-moi la toi-même, tu as la main plus grande.

—Maman, les anges, c'est-il habillé ?

—Non, mon enfant, ils ne portent aucun vêtement.

—Eh bien, où ils mettent leurs mouchoirs ?

La mère.—Ne crois-tu pas, Emma, que tu es un peu grande maintenant pour jouer avec les petits garçons ?

Emma.—Je le sais bien ; mais plus je grandis, plus j'aime cela.

Tommy qui n'a jamais vu ferrer de chevaux, est envoyé par son père chez le forgeron ; mais quand il voit le maréchal-ferrant commencer à lui enlever une partie de la corne, il s'écrie :

—Papa ne veut pas que vauz rapotissiez son cheval.

—Jack, viens ici, il faut que tu fasse une commission.

—Je ne puis pas ; dis à maman que je suis bien occupé.

—Ce n'est pas maman qui veut t'envoyer, c'est papa.

—Dis à papa que j'y vais tout de suite.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XVII

(Suite)

—Jean Bart, qui vient de prendre dans la Baltique cinq vaisseaux de guerre hollandais et les cinquante bâtiments qu'ils escortaient, n'était guère connu à la cour il y a quelques années, monseigneur ! Du reste, je ne vous cache-rais pas que Legoff n'est pas mon véritable nom !

—Comment ! vous avez osé vous présenter devant moi sous un nom qui n'est pas le vôtre ?

—J'ai osé tant de choses dans ma vie, monseigneur, et la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, répondit Mathurin avec un indéfinissable sourire, que j'en suis arrivé aujourd'hui à ne plus faire que ce qui me plaît.

—Soit ! va pour Legoff, — dit Pontchartrain, qui, pendant que Mathurin parlait, avait relu la lettre de Ducasse.

—Votre nom importe peu à l'affaire. Vous êtes donc, monsieur, un de ces fameux boucaniers ou filibustiers des Antilles dont on a fait tant de bruit ?

—Oui, monseigneur, je suis leur chef !

—Leur chef ! répéta Pontchartrain, qui ne put s'empêcher de regarder Legoff avec une avide curiosité. — Mais je croyais que ces gens-là n'avaient pas de chef, ou plutôt qu'ils en avaient cent !

—Il est vrai, monseigneur, que les boucaniers, dans leurs expéditions ordinaires et partielles, choisissent qui ils veulent pour les commander ; mais au-dessus de ces chefs de hasard, existe un pouvoir occulte et permanent dont l'autorité absolue s'étend sur toutes les mers des Antilles. Rien qu'en levant mon doigt et en prononçant un mot, je puis, en moins de huit jours, réunir dix mille hommes, monseigneur !

—Alors, en négociant avec vous je traite avec une puissance, dit Pontchartrain d'un air moitié sérieux, moitié moqueur ?

—Oui monseigneur, de puissance à puissance, répondit Legoff, qui prit alors un fauteuil et s'assit en face du secrétaire d'Etat !

Un léger silence se fit.

Legoff, l'air calme, l'œil fixe et brillant, la contenance assurée, presque hautaine, n'était plus ce même personnage à la physionomie si effacée et si pleine de bonhomie que l'on a connu jusqu'à présent ; on comprenait, en voyant cet homme, qu'il y avait en lui une force de volonté et une profondeur d'esprit faites pour commander à la foule.

Pontchartrain, si habitué qu'il fut à traiter avec grossièreté les officiers généraux les plus distingués, se sentait mal à son aise devant le boucanier ; le regard magnétique de Legoff, s'il est permis de se servir de cette expression, pesait sur le secrétaire d'Etat et le gênait.

Soit que Legoff ne voulût pas abuser de l'étrange fascination qu'il savait sans doute exercer sur son interlocuteur, soit qu'il eût hâte d'aborder les graves questions qui lui restaient à traiter, toujours est-il qu'il recommença le premier la conversation.

—Monseigneur, dit-il d'un ton respectueux et ferme tout à la fois, comme pas une des paroles prononcées dans l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder ne doit franchir l'enceinte de ce cabinet, je vous demanderai la permission de m'expliquer clairement, sans ambage, sans détours, de mettre à nu devant vous ma pensée entière.

—Vous prévenez mes désirs, monsieur Legoff, répondit Pontchartrain : mais, avant toute chose, apprenez-moi depuis quand vous connaissez Ducasse ?

—Je vous répète, monseigneur, que Ducasse a servi sous mes ordres. Notre intimité remonte à quinze ans,

—Et depuis que Ducasse est entré dans la marine royale, vos relations avec lui ont toujours continué ?

—Nos rapports sont restés ce qu'ils étaient, monseigneur, intimes. Il m'est même permis d'ajouter que depuis cette époque mes conseils ont été, en différentes circonstances, d'une très-grande utilité à Ducasse.

—Vos conseils ! répéta Pontchartrain avec étonnement, Ducasse est cependant un homme très au-dessus de l'ordinaire.

—Je partage votre opinion, monseigneur ! Je reconnais à mon ami une bravoure à toute épreuve, un sang-froid et un coup d'œil remarquables, une expérience et une persévérance rares ; toutes les qualités, en un mot, qui font un homme capable d'accomplir de grandes choses !...

—Et pourtant, tout en proclamant ces éminentes qualités, vous persistez à prétendre que Ducasse ne se conduit que d'après vos conseils ? C'est avouer clairement que vous vous jugez de beaucoup supérieur encore à lui.

—Certes ! répondit le boucanier.

Pontchartrain fut frappé de l'assurance ou plutôt de la conviction parfaite et—cela se sentait—complètement dénuée d'orgueil avec laquelle Legoff prononça cette simple parole ; il ne pût s'empêcher de regarder de nouveau, avec une curiosité presque craintive, son étrange solliciteur.

Le secrétaire d'Etat au département de la marine, ceci soit dit en passant et pour bien faire comprendre de quel poids devait peser dans son esprit la lettre que Legoff lui avait remise, négociait à cette époque le mariage d'un de ses beaux-frères, capitaine de vaisseau, avec la fille unique de l'ancien boucanier Lucasse, devenu millionnaire et extrêmement distingué de la marine royale ; ce mariage eut lieu en effet.

La lettre d'introduction donnée à Legoff par son ancien lieutenant constituait donc en ce moment, auprès de Pontchartrain, la meilleure de toutes les recommandations.

Bientôt le ministre, comme s'il eût été honteux de l'espèce d'ascendant que Legoff prenait sur lui, lui dit brusquement :

—Voici déjà beaucoup trop de temps de perdu en vains propos ! Que désirez-vous, monsieur le boucanier ? Soyez, je vous prie, bref et clair dans vos explications. Des affaires bien autrement importantes que celles dont vous avez à m'entretenir réclament mes soins.

—J'en doute, monseigneur ! Mon projet est aussi vaste que simple : peu de mots me suffiront pour vous l'exposer ! La France, c'est là un fait que vous ne pourriez nier, est réduite aux abois. Épuisée d'hommes et d'argent, elle s'impose inutilement de cruels sacrifices pour soutenir la lutte gigantesque dans laquelle elle se trouve engagée. Ce qu'il lui faut, c'est de l'or, beaucoup d'or... et il ne lui est plus possible d'en demander à l'impôt ; car l'impôt a déjà dépassé les limites extrêmes de la justice et de la raison pour tomber dans la spoliation et dans le vol.

—Monsieur le boucanier, vous oubliez en présence de qui vous avez l'honneur d'être !

—En présence d'un ministre à qui j'ai promis de dire la vérité entière, monseigneur, et à qui, par conséquent, je la dirai. Vous n'avez pas le droit, vous, de repousser sans l'entendre l'homme qui vous offre, pour réparer nos désastres, un revenu annuel, et pris sur l'ennemi, de deux cents millions !

—Ah ! il s'agit de deux cents millions ! s'écria Pontchartrain en haussant les épaules d'un air de pitié ! il est en ce cas inutile que vous entriez dans aucun développement ! Je ne conteste pas, monsieur, votre habileté à dépouiller les navires espagnols, mais vous me paraissez, au point de vue des affaires, appartenir à cette catégorie malheureusement trop nombreuse de rêveurs éveillés qui me proposent, chaque matin, dix moyens nouveaux qu'ils ont imaginés la veille pour changer la ville de Paris en un port de mer ! Si vous écrivez à Ducasse, dites-lui que pas amitié pour lui j'ai consenti à vous sacrifier une heure !... Adieu, monsieur le boucanier !

—Monseigneur, reprit Legoff, sans s'occuper de ce congé

l'Espagne ne soutient sa position que grâce aux produits immenses, aux prodigieuses ressources, qu'elle trouve dans ses possessions d'outre-mer ; ce sont ces produits immenses et ces ressources que je viens vous offrir. Les ports principaux qui servent de débouchés au vaste continent américain et le relient par le commerce à l'Europe sont, y compris ceux du grand Océan et de la mer Pacifique, au nombre de dix. Dans chacun de ces ports, je possède de secrètes intelligences ; que le roi unisse ses forces à celles de la boucanerie, et je vous jure qu'avant six mois d'ici le drapeau de la France flottera victorieux sur tous ces ports !

— C'est une petite armée navale de cinq cents vaisseaux et de deux cent mille hommes que vous me demandez, monsieur Legoff !

— M. Colbert, Monseigneur, ne m'eût pas interrompu par cette plaisanterie, dit froidement le boucanier ; je poursuis. Les dix mille hommes et les vingt vaisseaux que fournirait Sa Majesté, — unis aux douze mille hommes dont je dispose, — suffirait, et au-delà, aux besoins de l'expédition ; une fois maître du littoral américain, rien ne me serait facile, monseigneur, comme de rendre inexpugnables les ports que nous aurions conquis. Alors, chose grande, glorieuse et sans précédents dans l'histoire, fait immense, capable à lui seul d'illustrer un règne, on verrait plus de trente millions d'hommes tributaires d'une poignée de soldats, travailler à la gloire et à la puissance de leurs conquérants.

Bon an mal an, les droits de transit, d'embarquement et de débarquement que nous paierait l'Espagne, s'élèverait, je ne saurais trop vous le répéter, monseigneur, à la somme de deux cents millions !

Quelles limites assigner alors à la grandeur et aux conquêtes de la France, lorsque Louis XIV soutenu par l'or de ses ennemis, n'aurait plus à demander à ses sujets que de la bravoure et du sang !

L'imagination reste éblouie devant la réalisation du plan aussi simple que gigantesque que je vous propose !

Legoff s'était animé : le regard profond et lumineux, l'air inspiré, le visage resplendissant de fierté et d'audace, il paraissait assister au spectacle du triomphe de la France.

Pontchartrain lui-même, malgré l'étroitesse de ses vues et son penchant aux détails méticuleux, ne put s'empêcher de ressentir comme un frisson d'enthousiasme : toutefois cette sensation, si en dehors de sa nature, ne fut pas de longue durée.

— Monsieur le boucanier, répondit-il brusquement, vos propositions n'ont pas, ainsi que je m'y attendais, le sens commun. Vous dépossédez l'Espagne de son littoral américain avec une facilité et une spontanéité qui me prouvent à quel point vous êtes ignorant des règles de la grande guerre. Vous vous figurez, sans doute, que s'emparer d'un port soigneusement fortifié et vaillamment défendu, n'offre pas plus de difficultés que de prendre un navire caboteur à l'abordage ! Je suis persuadé que Ducasse, malgré l'extrême déférence qu'il montre, d'après votre dire, pour vos lumières transcendantes et votre esprit supérieur, se moquerait fort agréablement de votre plan, si vous le lui communiquiez.

— Vous vous trompez, monseigneur, répondit Legoff sans que rien décelât dans son maintien le désappointement ou la colère ! Non-seulement Ducasse connaît et approuve mon plan, mais ce plan, dont l'idée m'appartient, a été concerté entre lui et moi dans ses moindres détails ainsi que dans son ensemble. Ce travail nous a coûté trois années de soins, de dangers et de sacrifices. Je regrette et je conçois, monseigneur, que, du fond de votre cabinet, vous ne puissiez apercevoir des horizons rêvés par notre audace !

Quand à mon inexpérience des grandes guerres, je me sers de vos expressions, — permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler que Panama, la Acra-Cruz, Gibraltar, San-Pedro, Campêche, Nicaragua, Port-au-Prince, et dix autres villes de moindre importance, que je ne prendrai même pas la peine de vous citer, ont été en ma puissance ; que partout où j'ai vu flotter le drapeau de l'Espagne, un combat a été livré, et que jamais, jamais, monseigneur, soit dans des enga-

gements partiels, soit dans de vraies batailles navales, un seul de mes navires n'a baissé pavillon ! J'ai toujours su porter haut et fier l'honneur de la France !

La parole du boucanier respirait, en évoquant ces brillants faits d'armes de son passé plus de joie et de satisfaction que d'orgueil. Pontchartrain, quelque endurci et engourdi que fût devenu son cœur au contact de la cour, ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme qui, dans ses triomphes personnels, ne voyait que la gloire de son pays.

— Monsieur Legoff, lui dit-il presque avec affabilité, si je n'admets pas comme possible l'exécution de votre vaste projet, il ne s'ensuit pas que je vous croie dénué d'énergie, de bon sens et de connaissances. Si vous avez quelque plan moins colossal que la conquête des Indes espagnoles à me proposer, croyez que je vous écouterai avec l'attention et la faveur que méritent vos talents.

— Je ne renonce jamais à mes projets, mais je sais les ajourner et attendre, monseigneur, dit Legoff. A présent, puisque vous voulez bien m'encourager et me prendre au sérieux, il me reste à vous entretenir d'une entreprise qui peut jeter plus de cent millions dans les coffres vides de la France. Je me hâte d'ajouter que je parle en ce moment au nom de Ducasse, à qui mon amitié cédera volontiers l'honneur de la conduite de cette affaire. Quant à Ducasse, monseigneur il s'agit pour lui d'un gain d'un million.

Legoff, en prononçant le nom de Ducasse et en accolant ce nom au mot de "million" avait été fort adroitement ou fort heureusement inspiré.

L'affabilité de Pontchartrain se changea presque en amabilité.

— Je suis tellement contrarié, monsieur Legoff, de n'avoir pu prendre en considération votre première proposition, lui dit le secrétaire d'Etat, que vous me voyez tout à fait disposé à accueillir favorablement, pourvu toutefois qu'elle présente la moindre chance de succès, votre nouvelle demande. Parlez, expliquez-vous !

— L'entreprise que je vais soumettre à votre appréciation, monseigneur, se rattache à mon projet de la conquête des Indes. Vous considérez comme impossible la réalisation entière de mon désir, mais peut-être bien ne reculerez-vous pas devant l'accomplissement d'un fait isolé ! Veuillez, je prie, monseigneur, ne pas oublier qu'en ce moment c'est Ducasse qui vous parle par ma bouche.

Pontchartrain fit un signe à Legoff de continuer, et le boucanier reprit :

— J'ai eu l'honneur de vous rappeler tout à l'heure, monseigneur, que les principaux ports que possède l'Espagne dans les deux Océans sont au nombre de dix ; j'ajouterai à présent que le plus riche, le plus important et le mieux situé de tous est celui de Carthagène.

— Vous me croyez, à ce que je vois, tout à fait étranger aux affaires de mon département, — interrompit Pontchartrain en riant, — vous vous trompez du tout au tout, monsieur Legoff. Je n'ignore aucune des particularités que vous pourriez me rappeler ; je connais parfaitement Carthagène. Il est donc inutile que vous vous apesantissiez sur les détails. Au fait, je vous prie.

— Puisque vous connaissez Carthagène, monseigneur, continua Legoff, vous savez de quelle importance énorme est ce port, comme point stratégique et commercial, et quelles richesses inouïes il renferme !

— Oui, monsieur Legoff. Après ?

— Eh bien ! monseigneur, je viens vous proposer, toujours avec l'assentiment de Ducasse, de vous emparer de Carthagène.

Pontchartrain réfléchit assez longuement avant de répondre.

— Monsieur Legoff, dit-il enfin d'un air sérieux, je ne dissimule pas que de prime-abord cette prise de Carthagène, que vous me présentez avec un laisser aller si plein de mépris pour la valeur espagnole et comme la chose la plus simple du monde est une grosse affaire ! Toutefois je me hâte

d'ajouter que votre proposition et celle de Ducasse méritent d'être discutées. . .

—Eh bien ! monseigneur, discutons.

La première difficulté grave que présente l'exécution de ce projet, monsieur Legoff, difficulté à laquelle vous n'avez sans doute pas songé, est la dépense considérable qu'occasionneraient les frais d'armements. Or, comme vous le disiez tout à l'heure vous-même, les finances de la France sont obérées en ce moment : j'ajouterai, moi, que notre état d'hostilité avec l'Europe exige de notre part assez de sacrifices impérieux et urgents pour que nous ne puissions songer à rien entreprendre de coûteux en dehors de la défense du territoire.

—Je vous remercie sincèrement, monseigneur, de la franchise et de la confiance, avec lesquelles vous venez de me parler, dit Legoff ; seulement, permettez-moi de vous faire observer à mon tour que si j'ai mal jugé en vous l'homme de cabinet vous n'avez pas mieux compris en moi le boucanier. Mon métier ne consiste pas seulement, comme vous semblez le supposer, à se battre et prendre des vaisseaux à l'abordage : l'immense fardeau que je porte depuis dix ans, la terrible responsabilité qui pèse sur moi ont dû nécessairement agrandir mes idées, mûrir mon jugement. Je savais parfaitement, en vous proposant l'affaire de Carthagène, que le gouvernement n'était ni en position ni en mesure d'en faire les avances.

—Et qui fera alors ces avances ?

—Moi, monseigneur ! répondit tranquillement Legoff.

—Cette fois le secrétaire d'Etat considéra le boucanier avec une véritable admiration.

Cet aventurier dont les projets étaient si vastes, qui éprouvait un amour si désintéressé et si ardent pour la gloire de la France, qui traitait enfin d'égal à égal avec un ministre de Louis XIV, semblait à Pontchartrain dépasser de toute la hauteur du génie ces officiers généraux chamarrés de croix, comblés de dignités et d'honneurs qui faisait chaque matin antichambre à la porte de son cabinet.

—Avez-vous une idée approximative du chiffre auquel s'élèveraient les frais d'armement pour l'expédition de Carthagène, monsieur Legoff ?

—J'ai établi ce calcul avec une scrupuleuse exactitude, monseigneur. Le total, — y compris une somme de quatre cent mille livres affectée aux dépenses imprévues, — présente cinq millions deux cent cinquante mille livres.

—Et vous êtes en mesure de déboursier cette somme énorme ?

—Je vous prie de croire, monseigneur, que si je ne pouvais disposer, sans me gêner, d'une pareille bagatelle, je n'aurais pas l'impudence de prendre une heure de votre temps. Que demain Sa Majesté signe la commission de Ducasse au commandement en chef de cette expédition, et une heure après j'aurai versé entre vos mains les cinq millions deux cent cinquante mille livres nécessaires.

Pontchartrain, malgré cet esprit inquiet, tracassier et jaloux qui a été si préjudiciable à la marine française, ne manquait pas de certaines et sérieuses qualités : d'une grande pénétration lorsque la passion n'empiétait pas en l'obscurcissant sur sa raison, il savait apprécier et juger un homme à sa juste valeur.

Il fut convenu que le célèbre boucanier n'exagérait en rien le pouvoir et les ressources dont il disposait ; et que l'on devait compter sur sa parole.

Aussi, avant de lui répondre, resta-t-il pendant plus de cinq minutes silencieux réfléchi.

Il sentait de quelle importance il était de peser chaque mot adressé à un homme de la valeur intellectuelle de Legoff.

—Monsieur Legoff, lui dit-il enfin, puisque vous vous connaissez en affaires, vous devez savoir que laisser, sans une question d'intérêt, un point obscur et douteux, c'est créer pour l'avenir des difficultés sans nombre ?

—Parlez hardiment, monseigneur, répondit le boucanier, qui intervertit ainsi les rôles et prit le dessus sur le secrétaire d'Etat,

—Monsieur Legoff, poursuivit Pontchartrain avec une urbanité qu'il n'avait certes encore jamais déployée vis-à-vis de personne jusqu'alors, je ne conteste nullement que vous autres boucaniers n'ayez accompli de grandes choses : mais enfin à tort ou à raison, vous possédez, sous le rapport de la moralité : une réputation détestable.

—Il est vrai, monseigneur, que bien des gens, jaloux de nos succès et de nos richesses, répondit Legoff en souriant, prennent un puéril plaisir à nous décrier.

—Je vous répète que je discute pas, monsieur Legoff ; je constate simplement un fait. Or, je crains qu'une expédition de boucaniers soutenue, reconnue, plus que cela même, dirigée par le gouvernement ne produise un déplorable effet sur l'opinion de l'Europe.

—Vous avez raison, monseigneur. Je me suis déjà fait moi-même l'objection que vous me posez.

—Ah ! vraiment ! s'écria le ministre, sans songer à cacher la surprise que lui causait cette réponse. Monsieur Legoff, je reconnais que la sagesse s'allie dans votre esprit à l'audace. Et que vous êtes-vous répondu ?

—Qu'il serait en effet préférable, monseigneur, de faire monter, du moins en apparence, l'expédition de Carthagène par le commerce de Saint-Malo et de Dunkerque. Cela donnerait à cette entreprise un cachet de moralité et de légalité sérieux.

—Votre idée est excellente, monsieur Legoff, mais permettez : si le commerce se charge des frais de cette expédition, quel avantage retirera le gouvernement de la prise de Carthagène ?

—Le gouvernement, monseigneur, peut prêter au commerce des officiers de sa marine, des vaisseaux et entrer par conséquent pour une très-large part dans les bénéfices. J'évalue à près de cent millions la part qui lui reviendra.

—Et les boucaniers, quel sera alors leur rôle ?

—Les boucaniers, monseigneur, répondit Legoff avec une douloureuse ironie, sont des misérables dont on se sert, sans que cela tire à conséquence, quand le hasard les place sur votre chemin. Lorsque l'escadre arrivera à Saint-Domingue, elle trouvera dix de mes navires montés par douze cents hommes, qui l'attendront prêts à prendre la mer. . .

—Une dernière objection, monsieur Legoff, ou pour parler plus exactement une dernière question : Quel intérêt avez-vous à la prise de Carthagène ?

—Un intérêt bien ridicule et bien mesquin, sans doute, monseigneur ; mais, que voulez-vous ! il y a des bizarreries du cœur humain qui sont inexplicables. Je hais la puissance de l'Espagne et je rêve la gloire de la France. . .

Pontchartrain se leva, et saluant Legoff :

—Monsieur, lui dit-il, soyez persuadé que j'attache une grande importance au sujet que nous achevons de traiter. Je vais y réfléchir mûrement. Avant peu vous recevrez de mes nouvelles. Il est inutile, je pense, de vous recommander la plus scrupuleuse discrétion ?

Legoff sourit. Ce sourire valait tout un discours.

Le secrétaire d'Etat allait se remettre à son ouvrage, lorsque le boucanier, qui déjà se dirigeait vers la porte de sortie, revint sur ses pas.

—Monseigneur, dit-il, un dernier mot : M'autorisez-vous à entretenir le roi du projet de Ducasse ? Oh ! ne craignez rien, monseigneur, poursuivit Legoff en remarquant l'émotion du ministre non-seulement je ne porterai pas atteinte à la gloire future qui doit rejaillir sur vous, si la réussite couronne, ainsi que j'en suis persuadé, mes efforts, mais je ne laisserai même deviner en rien à Sa Majesté l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer dans cette audience.

—Mais, monsieur Legoff, vous parlez de voir le roi comme si vous aviez vos entrées à la cour ! . . .

—Monseigneur, permettez-moi de vous répéter en terminant cet entretien, ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire en le commençant, que la fortune a toujours tellement favorisé mon audace qu'aujourd'hui j'en suis arrivé à ne douter de rien ! Je n'ai certes pas mes entrées à la cour ; cependant, si je veux voir le roi, je le verrai !

—Soit ! je ne m'y oppose pas, dit Pontchartrain après un moment de réflexion. Je ne serai pas fâché de savoir si vous n'avez pas une trop bonne opinion de vous-même, et si vous parviendrez à franchir la barrière qui sépare un inconnu des marches du trône.

Legoff, en sortant de chez le secrétaire d'Etat, monta en carrosse et se fit conduire rue de Béthisy, chez le comte d'Aubigné.

Il trouva, en entrant, l'antichambre remplie de bourgeois qui avaient l'air furieux.

A peine le valet l'eut-il aperçu, qu'il s'inclina profondément devant lui et le conduisit auprès de son maître.

—Ah ! c'est vous, cher baron, s'écria le frère de la favorite, soyez mille fois le bienvenu !

D'Aubigné s'avança vers Legoff avec toute la vivacité que lui laissaient ses rhumatismes et l'embrassa à plusieurs reprises.

—S'agirait-il d'un nouveau placement ? lui demanda-t-il.

—Non, cher comte, il s'agit d'un service que je viens solliciter de votre puissable obligeance ! Du reste, je vous ai laissé pressentir hier soir en vous quittant que...

—Ah ! très-bien ! Vous désirez présenter vos hommages à ma sœur !... Vous savez que je n'ai rien à vous refuser ? Quand souhaitez-vous être reçu par la reine ?

—Le plus tôt possible !... Demain, par exemple !

—Demain ! répéta d'Aubigné sur le ton de la plus vive surprise, êtes-vous fou ? Au fait, pourquoi pas ? ajouta-t-il tout aussitôt en se ravissant. Je ne vois pas trop quels ménagements j'ai à garder avec une sœur qui se conduit d'une si abominable façon à mon endroit. Oui, voilà qui est convenu : j'irai lui rendre demain une visite d'amitié à cette chère sœur, et comme je me trouve être par hasard en fonds et que je n'aurai pas à lui demander d'argent, je profiterai de l'inlépendance momentanée de ma position pour prendre ma revanche des humiliations sans nombre dont elle m'a abreuvé tous ces derniers temps !... Tudieu ! je consens à reconnaître mon beau-frère pour le fils de Sa Majesté Louis XIII, si je ne lui-fait pas verser des larmes de repentir, à cette bonne petite sœur !... Vous ne pouvez vous imaginer, cher baron, combien me savoir de l'or dans mon secrétaire me donne de gaieté et d'esprit. Je me sens rajeuni depuis hier de dix ans.

—Voici mon adresse, cher comte, dit Legoff en remettant à d'Aubigné un papier plié ; aussitôt que vous m'aurez obtenu une audience, veuillez me le faire savoir.

—Quoi ! vous vous en allez ainsi ?

—J'aurais peur de vous déranger en restant. Votre antichambre est pleine de gens qui attendent...

XVIII

Quoique l'établissement fondé dans le jardin des Tuileries, avec l'autorisation de la reine-mère régente, par Renard, le laquais et ensuite le valet de chambre de l'évêque de Beauvais, eût perdu en 1695 de sa vogue première, il ne laissait pas d'être encore extrêmement fréquenté par la noblesse et la haute finance.

Seulement, comme en 1695 une dévotion extérieure et d'apparat était devenue une condition *sine qua non* de réussite à la cour, les gens de qualité excepté toutefois les amis de monseigneur le duc de Chartres, prenaient certaines précautions quand le plaisir ou l'intrigue les conduisait à l'établissement de l'ancien valet de chambre de l'évêque de Beauvais.

De Morvan, en arrivant devant la maison où devait se décider, du moins il le pensait, le bonheur ou le malheur de sa vie, ne put se défendre d'une vive émotion.

Il allait entrer, lorsque des éclats de rire qui retentirent tout proche de lui, lui firent tourner la tête.

Il vit une femme portant une coiffure haute et à plusieurs étages, l'écharpe à étoile, la cravate à la steinkreke, le corps lacé à la gourgandine, et la jupe de damas en falbalas ; plusieurs étourdis l'entouraient et la suivaient.

Quoique cette femme eût le visage entièrement caché par un masque de velours noir, de Morvan comprit à la souplesse de sa marche qu'elle était jeune, et il la supposa jolie.

Malgré le cortège imprévu de ces jeunes seigneurs que le hasard avait fait à l'inconnue elle ne paraissait ni troublée ni émue ; elle avait l'air de ne pas s'apercevoir des hommages un peu vifs et légers qui lui étaient adressés.

—Vraiment, ma charmante, disait un des poursuivants, votre façon éclatante d'aller à un rendez-vous, unie au silence modeste que vous gardez, fait de vous à mes yeux une délicieuse énigme ! qui diable pouvez-vous être ? Une grande dame ? c'est impossible : vous auriez trop l'habitude de ces sortes d'entreprises pour venir ici en toilette de gala ? Une grisette ; pas davantage : nos propos vous auraient déjà fait éclater de rire dix fois ou mise sérieusement en colère ! Voyons, belle enfant, cessez de nous intriguer davantage ! je me nomme le marquis de la Fare, voici de Broglie, Nocé, Canillac, Brancas !... Nous sommes tous gens de discrétion et de galanterie.

L'inconnue, pendant que le marquis de la Fare, un des intimes de monseigneur le duc de Chartres, lui parlait, avait continué de marcher en silence.

A la vue de de Morvan, elle sortit de l'espèce d'indifférence pleine de mépris qu'elle avait montré jusqu'alors, et elle parut éprouver un véritable mouvement de joie.

—Monsieur le chevalier, dit-elle en s'avançant vivement vers le gentilhomme, votre bras, je vous prie.

Cette voix qui retentissait jusqu'au fond du cœur, de Morvan laissa échapper une exclamation où la colère et le ravissement se mêlaient à doses égales : il venait de reconnaître Nativa.

Quant à de Nocé, Canillac, de Broglie, la Fare, de Brancas, etc., ils comprirent, au regard de défi, regard sublime de fureur et de rage que de Morvan laissa tomber sur eux, qu'au premier mot de leur part une vaillante épée luirait au soleil.

Comme ils étaient à jeun, qu'un duel dans le jardin des Tuileries leur eût valu des désagréments sérieux, et qu'enfin ils se sentaient jusqu'à un certain point dans leur tort et ne connaissaient nullement de Morvan, ils s'éloignèrent aussitôt.

Le jeune homme s'était empressé d'offrir à Nativa son bras, que l'émotion faisait trembler.

Précédés par un laquais attaché à l'établissement, ils franchirent une vingtaine de marches et pénétrèrent dans un petit salon somptueusement et galamment meublé.

—Servez-nous une collation, dit de Morvan.

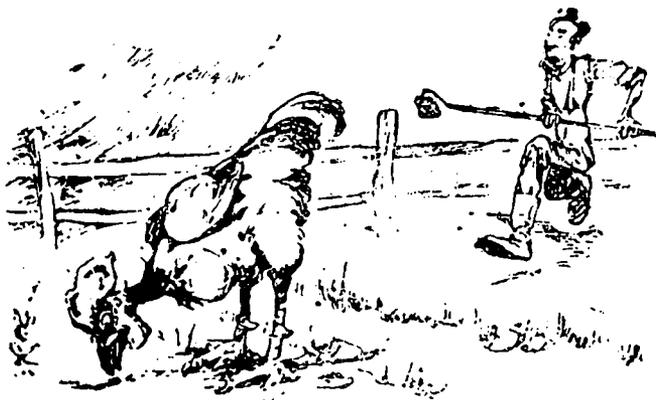
Cinq minutes plus tard, une table, placée dans une pièce attenante au salon, était couverte de fruits, de sucreries, de vins et liqueurs ; les laquais se retiraient discrètement et la fille du comte de Monterer et de Morvan restaient seuls en présence.

—Monsieur le chevalier, dit Nativa, qui, retirant son masque, montra aux regards éblouis du jeune homme cette souveraine et resplandissante beauté dont le souvenir, si présent qu'il fût à sa mémoire, se trouva dépassé par la réalité, monsieur le chevalier, je vous dois avant tout une explication sur ma présence en ce lieu !... Une femme de l'hôtel d'Harcourt, à laquelle j'ai été obligé de me confier, a eu la maladresse de m'indiquer la maison de M. Renard comme un endroit sûr et commode : cette femme, qui croyait sans doute à un rendez-vous d'amour, m'a exposé à subir les insultes de ces sots étourdis qui heureusement se sont enfuis à votre vue ! Pour comble d'ennui, j'ai été obligée, afin de motiver mon absence aux yeux de mon père, de simuler une visite et de me laisser habiller !...

C'est à ce concours de mauvaises petites chances réunies que je dois d'être arrivée d'une façon ridicule dans un endroit suspect.

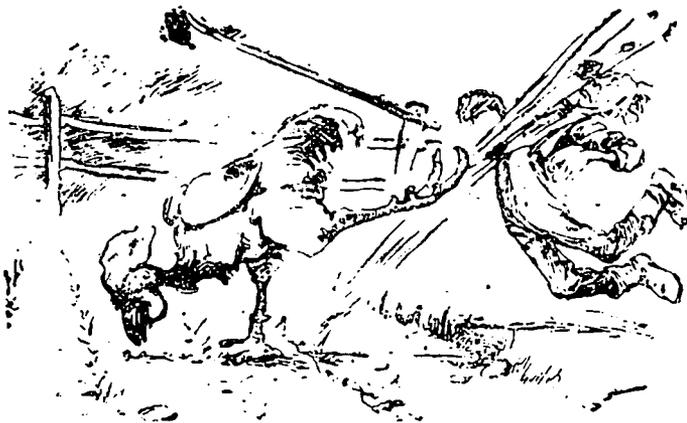
(A suivre)

LE CHAMPION DES COQS



I

Le fermier Robichaut.—Arrête un peu ! Lève moi les pattes d'ici un peu vite !



II

Le coq prit le commandement trop au pied de la lettre.

LE BAL.

La harpe tremble encore et la flûte soupire,
Car la Valse bondit dans son sphérique empire ;
Des couples passagers éblouissent les yeux,
Volent entrelacés en cercle gracieux,
Suspendent des repos balancés en mesure,
Aux reflets d'une glace admirent leur parure,
Repartent ; puis, troublés par leur groupe riant,
Dans leurs tours moins adroits se heurtent en criant.
La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête,
Au bras qui la soutient se livre, et, pâlisant,
Tourne, les yeux baissés sur un sein frémissant.

* *

Courez, jeunes beautés, formez la double danse :
Entendez-vous l'archet du bal joyeux,
Jeunes beautés ? Bienôt la légère cadence
Toutes va, tout à coup, vous mêler à mes yeux.

* *

Dancez, et couronnez de fleurs vos fronts d'albâtre ;
Liez au blanc muguet l'hyacinthe bleuâtre,
Et que vos pas moelleux, délices d'un amant,
Sur le chêne poli glissent légèrement ;
Dancez, car dès demain vos mères exigeantes
A vos jeunes travaux vous diront négligentes ;
L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
Ou, de la mélodie interrompant les lois,
Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire :
Demain, sous l'humble habit du jour laborieux,
Un livre, sans plaisir, fatiguera vos yeux... ;
Ils chercheront en vain, sur la feuille indocile,
De ses simples discours le sens clair et facile ;
Loin du papier noirci, votre esprit égaré,
Partant, seul et léger, vers le Bal adoré,
Laissera de vos yeux l'indécise prunelle
Recommencer vingt fois une page éternelle.
Prolongez, s'il se peut, oh ! prolongez la nuit,
Qui d'un pas diligent plus que vos pas s'enfuit !

* *

Le signal est donné, l'archet frémit encore !
Elancez-vous, liez ces pas nouveaux
Que l'Anglais inventa, nœuds chers à Terpsichore,
Qui d'une molle chaîne imitent les anneaux.

* *

Dancez ; un soir encore usoz de votre vie ;
L'étréscillante nuit d'un jour sera suivie ;
A l'orchestre brillant le silence fatal
Succède, et les dégoûts aux doux propos du Bal.
Ah ! reculez le jour, où, surveillantes mères,
Vous saurez du berceau les angoisses amères :
Car dès quo de l'enfant le cri s'est élevé,
Adieu, plaisir, long voile à demi-relevé,
Et parure éclatante, et beaux joyaux des fêtes ;
Et le soir, en passant, les riantes conquêtes.
Sous les ormes, le soir, aux heures de l'amour,
Quand les feux suspendus ont rallumé le jour.
Mais, aux yeux maternels, les veilles inquiètes
Ne manquèrent jamais, ni les peines muettes
Que dédaigne l'époux, qui l'enfant méconnaît,
Et dont le souvenir dans les songes renaît.
Ainsi, toute au berceau qui la tient asservie,
La mère avec ses pleurs voit s'écouler sa vie.
Rappelez les plaisirs, ils fuiront votre voix,
Et leurs chaînes de fleurs se rompront sous vos doigts.

* *

Ensemble, à pas légers, traversez la carrière :
Que votre main touche une heureuse main,
Et que vos pieds savans à leur place première
Reviennent, balancés dans leur double chemin.

* *

Dancez : un jour, hélas ! 3 reines éphémères !
De votre jeune empire auront fui les chimères ;
Rien n'occupera plus vos cœurs désenchantés,
Que des rêves d'amour bien vite épouvantés,
Et le regret lointain de vos fraîches années
Qu'un souffle a fait mourir, en moins de temps fanées
Que la rose et l'aillet, l'honneur de votre front :
Et, du temps indompté, lorsque viendra l'affront,
Quelles seront alors vos tardives alarmes ?
Un teint, déjà flétri, palira sous les larmes,
Les larmes, à présent doux trésor des amours,
Les larmes, contre l'âge inutile secours :
Car les ans maladifs, avec un doigt de glace,
Des chagrins dans vos cœurs auront marqué la place,
La morose vieillesse... O légères beautés !
Dancez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées,
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Un petit croqué (qui veut faire la leçon à un de ses amis).—Toi, tu as la plus mauvaise manie du monde : rire à tes propres jeux de mots. Je ne pense jamais à rire, moi, de mes mots d'esprit.
L'ami.—Tu es si bien comme tout le monde.

CHASSEZ LE NATUREL, IL REVIENT AU GALOP



—Papa, un timbre-poste dans l'eau !



—Où ça, mes chéris ?

HISTOIRE NATURELLE

LE RENARD

Le renard se distingue des autres espèces du genre chien par son front aplati, son museau effilé, sa pupille ovale et un peu oblique, et par sa queue longue et touffue. Il est assurément le plus célèbre des mammifères vivant à l'état sauvage. Sa ruse, son adresse, ses finesses sont proverbiales. Historiens, fabulistes et poètes ont raconté ses prouesses et ses infamies. Esopé l'avait chanté avant Phèdre, Phèdre avant La Fontaine et Goethe : il est même fait mention de lui dans la Bible. "Toutes les fois qu'il s'agit de faire un mauvais coup, dit Toussenel, la mauvaise bête est là. Les mœurs du renard sont la peinture exacte de celle d'une foule de civilisés de bas étage, et notamment du voleur à la tire, du filou, de l'escroc, du débitant felon. Si les animaux tiennent jamais boutique, je parie tout ce qu'on voudra que c'est un renard qui sera le premier boutiquier."

Le renard est un animal nocturne, plus petit et plus bas sur jambes que le chien et le loup, et qui répand une odeur fétide. L'espèce vulgaire est commune dans toute l'Europe, en Syrie, en Perse, au nord de l'Afrique, dans l'Inde et même en Amérique. Sa robe est d'un fauve plus ou moins roux en dessus, blanc en en dessous, avec le derrière des oreilles noir ; un bouquet de poils blancs termine la queue. D'ailleurs la couleur du pelage varie avec les pays ; elles est plus rousse dans le nord que vers le sud.

Leste, souple, défilant, calculateur, doué d'une excellente mémoire, patient, résolu, il marche, il nage, il rampe sans faire de bruit et obtient par la ruse tout ce que le loup conquiert par la force ; c'est un véritable chevalier d'escroqueries ; il sait se suffire et se tirer d'embarras dans les cas les plus difficiles. Grâce à son habileté, il s'établit là où ses congénères ne peuvent vivre. Son repaire est généralement situé dans les bois ou dans les rochers, à portée des habitations dont il compte exploiter les basses-cours. Cette habitation est un terrier qu'il se creuse ou s'approprie ; souvent c'est celui d'une famille de lapins ou d'un blaireau, dont il a chassé les légitimes propriétaires en l'infectant de son

urine et qu'il a élargi et disposé à son gré. Ce logis a plusieurs issues, qui, par divers souterrains, arrivent à trois pièces distinctes : 1o le *maire*, sorte d'antichambre, où l'animal se tient en observation ; 2o la *fosse* ou *fusée*, qui contient les provisions, gibier, volailles, etc. ; 3o l'*accul* ou *donjon*, pièce ronde, à une seule entrée et sans issue, qui est l'habitation proprement dite de la famille.

"Dès qu'un renard se sent poursuivi, dit Tschudi, il se réfugie dans son terrier ou celui d'un camarade, non pas en s'y dirigeant en droite ligne, mais en faisant de grands détours pour induire en erreur les chasseurs et les chiens. Quand il est serré de trop près par la meute, le renard trouve bien vite un trou pour se cacher." Lorsque le temps est mauvais, que les chaleurs sont excessives et aussi longtemps que la mère élève ses petits, le renard se tient dans son terrier ; mais quand le temps est propice, il rôde dans les fourrés près du logis. Il parcourt, en peu de temps, tous les contours de son terrier, à une grande distance ; il prend connaissance des villages, des hameaux, des maisons isolées, et il évente les volailles ; il s'assure des cours où l'on entend des chiens et du mouvement, et celles où le repos règne ; il reconnaît les haies et les lieux couverts qui pourraient, en cas de péril, favoriser son évasion. Il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin. Lorsqu'il s'est assuré que la tranquillité règne dans la ferme, il tâche d'y pénétrer, son agilité naturelle lui en donnant les moyens. Tantôt il franchit les clôtures, tantôt il passe par dessous, multipliant les meurtres sans perdre un instant. Il se retire ensuite lestement, emportant, en divers voyages, tout ce qu'il a tué, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier jusqu'à ce que les approches du jour l'avertissent qu'il ne faut plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipes et dans les bouquersaux,

où l'on prend les grives et les bécasses au lacet. Il poursuit les jeunes levrauts dans les champs, saisit les lièvres au gîte, observe le passage d'un lapin et l'enlève lorsqu'il rentre d'assurance. Aussi vorace que carnassier, il se nourrit de tout avec une égale avidité ; à défaut de levrauts ou de volailles, il dévore les serpents, les lézards, les rats et les crapauds. Il guette aussi les petits oiseaux le long des haies ; mais ceux-ci, qui le connaissent fort bien, jettent à sa vue le cri d'alarme, et mettent ainsi sur leurs gardes tous les oiseaux des environs.

Le lait, le fromage, les œufs, les fruits et surtout les figues et les raisins sont pour lui des mets délicieux. Très avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, les oblige à abandonner le guépier, dont il mange ensuite le miel et la cire.

"En novembre, dit Sschudi, à l'époque du frai, le renard attrape souvent, dans les ruisseaux limpides, quelque truite ou des écrevisses, qu'il aime beaucoup et qu'il attire, dit-on, en plongeant sa queue dans l'eau. Ses habitudes le mettent souvent en conflit avec les pêcheurs et les oiseleurs, car, lorsqu'il arrive le premier près d'un filet ou d'un piège, comme il a des notions assez larges sur la propriété, il fait son profit de tout ce qui s'y trouve pris."

La femelle a quatre ou cinq renardeaux qui naissent comme les petits chiens, les yeux fermés, et se développent dans les mêmes délais ; la renarde est très courageuse pour les défendre ; le père et la mère quêtent une proie abondante pour les nourrir ; quand les petits ont atteint cinq ou six mois, il pourvoient eux-mêmes à leurs besoins. Le renard vit de quatorze à quinze ans. Sa voix est un glapissement qui varie suivant les divers sentiments dont il est affecté ; tantôt c'est le cri de la chasse ou de la passion ; d'autre fois celui de la tristesse ou la plainte de la souffrance quand un coup de feu lui a cassé quelque membre. C'est surtout en présence d'un piège, que le renard fait preuve d'une extrême prudence et d'une grande patience. S'il arrive, dit Leroy, que toutes les gueules du terrier soient masquées par des pièges, l'animal les évente, les reconnaît, et, plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à quinze jours dans le terrier, et ne se déterminer à sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissait plus de choix

que celui du genre de mort. Cette frayeur, qui retient le renard, n'est alors ni machinale, ni inactive ; il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reste des ongles, il travaille à se faire une nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur. Si quelque lapin en fermé avec lui dans le terrier, vient à se prendre à l'un des pièges, ou si quelque autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, et il y passe hardiment et sûrement.

On détruit partout les renards avec persistance ; le plus communément on se sert de pièges, tels que les traquenards, les fosses recouvertes de branchages, dans lesquelles une proie sert à attirer l'animal ; les appâts empoisonnés sont aussi employés ; la chasse à l'affût exige une complète immobilité et le silence le plus absolu ; très souvent on l'enferme dans son terrier ; mais la chasse à course est sans contredit la plus intéressante. Au jour fixé, quand on est certain que le renard est parti pour la maraude, on bouche soigneusement tous ses terriers. Puis, les chiens, mis en quête, ont bientôt découvert la retraite du carnassier ; il est lancé. Tout d'abord celui-ci se précipite vers son terrier ; le trouvant bouché, il reprend sa course, et après de nombreux détours, revient de nouveau à son gîte. Comprenant qu'il lui est impossible de s'y réfugier, il se lance enfin, à travers bois et champs, défiant les chiens de vitesse ; les haies, les buissons, les fourrés épais, livrent passage à son corps souple, tandis que les chiens ne peuvent y pénétrer qu'avec peine ; les fossés qu'il franchit, les rochers derrière lesquels il peut brusquement changer de direction, tout, par lui, est mis en œuvre pour mettre les chiens en défaut et faciliter sa fuite. Vains efforts, stratagèmes inutiles, la meute redouble d'ardeur et ne s'arrête qu'après avoir vaincu le renard qui finit par tomber de fatigue.

Cette chasse à course est surtout pratiquée en Angleterre où elle devient un événement dont tous les détails sont enregistrés par les feuilles publiques.

Pris jeune, le renard s'élève facilement et semble même s'attacher à son maître, qu'il reconnaît de loin et devant lequel il gambade comme un chien.

Voici une historiette racontée par J. Franklin, dans sa " Vie des animaux ". " Un médecin anglais établi dans un des comtés du Nord, le docteur M..., avait un renard qui avait complètement renoncé à la vie des forêts. L'animal était parfaitement apprivoisé, connaissait la voix de son maître et lui obéissait comme un chien. La puissance de l'homme sur les autres êtres organisés est si grande, qu'elle met la paix entre des ennemis naturels. Le docteur avait habitué son renard à dîner toujours en société d'un chien et d'une poule. Les trois animaux mangeaient dans la même assiette et jamais la moindre contestation ne s'éleva entre eux. Le renard jouissait d'une parfaite liberté dans la maison, il en profitait pour s'échapper de temps en temps ; mais il revenait toujours au domicile après une absence plus ou moins longue. Le seul malheur était que, dans ces excursions, le renard, rendu à ses goûts primitifs, faisait une guerre souvent désastreuse aux basses-cours du voisinage. Le docteur payait les dégâts commis par son pensionnaire. Mais un jour le renard s'introduisit chez un gentilhomme bourru, qui, ignorant ou feignant d'ignorer la qualité de l'animal, attestée cependant par son collier de cuivre, le tua d'un coup de feu."

La peau du renard tué en hiver, fait de bonnes fourrures.

L'Isatis ou renard bleu, qui se trouve dans l'Amérique septentrionale, gris roux ou gris noirâtre en été, prend en novembre une fourrure blanche, tonflue, moelleuse, qui a une grande valeur dans le commerce ; cette espèce se rencontre aussi dans les contrées froides qui avoisinent les mers glaciales de l'ancien Continent, principalement en Norvège et en Sibérie.

LE CHACAL

Le chacal, plus petit que le loup, plus grand que le renard, ressemble au premier par les couleurs et au second par la queue, quoique plus courte. Il est très répandu dans l'Asie-Mineure et en Afrique, depuis la côte de Barbarie jusqu'au Sénégal. Il vit en troupes, se creuse des terriers et cause des dégâts considérables dans les contrées où il s'est multiplié, soit en détendant les morts, soit en pénétrant dans les étables où il dévore jusqu'aux cuirs des harnais, lorsqu'il ne trouve pas d'autre nourriture. Il fait entendre, pendant la nuit, une sorte de hurlement lugubre et plaintif qui frappe d'épouvante les voyageurs. En général, il n'attaque pas l'homme. Il se nourrit le plus souvent d'animaux morts, abandonnés par les lions et par les autres grandes espèces ; aussi exhale-t-il une odeur forte et désagréable.

Quelques naturalistes ont prétendu que les chacals pouvaient être considérés comme la souche de nos chiens domestiques. En réalité, il y a entre le caractère du chacal et celui du chien, beaucoup de ressemblance. Quoi qu'il en soit, le chacal passe pour le plus hardi et le plus importun de la famille des chiens. Il recherche le voisinage des habitations, s'introduit dans les villages et jusque dans l'intérieur des maisons pour y piller tout ce qui s'y trouve. L'histoire suivante, dont quelques-uns pourront mettre en doute l'authenticité, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Nous la donnons telle qu'elle a été écrite par Bombonnel, le fameux tueur de panthères.

" Fatigué de courir sans jamais rien rencontrer, dit Bombonnel, je me disposais à plier bagage, lorsqu'un Arabe me dit : "Tu devrais bien venir tuer des sangliers qui dévastent mon jardin ; ils m'ont mangé mon maïs ; aujourd'hui, c'est le tour de mes pommes de terre et de mes pastèques qui commencent à mûrir." Je consentis à m'embusquer dans son jardin et à faire le guet jusqu'au soir.

" Quelques minutes avant le coucher du soleil, il y avait environ trois quarts d'heure que j'attendais, je vis arriver un gros chacal, qui se dirigea vers une pastèque. Il en fit le tour, et la flaira de tous côtés très attentivement, alla près d'une seconde qu'il flaira de même, puis d'une troisième qui parut enfin lui convenir ; car, après s'être assis et avoir regardé tout autour de lui, il se mit à en ronger la queue, qui fut promptement détachée du pied. Mon rusé compère alors, la poussant du nez, la fit rouler devant lui, tout en s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer si personne ne venait.

" J'ai oublié de dire que ce jardin était situé dans un contre-bas, et que de toutes parts il était clos par des talus en pente douce. La difficulté pour mon chacal, était d'en sortir avec son fardeau. Il avait déjà parcouru cinq ou six mètres, en faisant rouler la pastèque devant lui, lorsque la pente devenant plus rapide, elle lui échappa et vint rebondir au milieu du jardin. Il y fut aussitôt qu'elle, et sans se décourager, il recommença la même manœuvre ; seulement, arrivé au pied de la montée, il prit dans ses dents la queue de la pastèque et avança péniblement à reculons, en traînant ce lourd fardeau qui devait bien peser sept à huit livres.

" Il avait déjà fait plus du double de chemin que la première fois ; l'heureux voleur allait disparaître dans les broussailles, lorsque je vis revenir au grand galop la pastèque : il la suivait de près. L'ayant tournée et retournée en tous sens, s'étant assuré que la queue s'était rompue et qu'il ne restait pas la moindre brindille par où il pût la ressaisir, mon chacal, désappointé, se mit sur son derrière pour se reposer un peu de ses fatigues. Je riais dans ma barbe de son embarras, et, curieux de voir comment il se tirerait d'affaire, je priai saint Hubert d'éloigner les sangliers qui auraient pu venir nous déranger. Je supposais mon gaillard à bout de science ; mais il avait dans son sac à malices plus d'une ressource encore.

" Il poussa un cri qui tenait de l'aboïement du chien ; un autre cri lui répondit à 300 mètres environ de distance, et quelques secondes après, un chacal arriva à son secours. Mes deux compères se mirent ensemble à flairer la pastèque comme pour prendre leurs dispositions, puis la chassant devant leurs museaux placés de front, ils gravirent lentement le talus. Depuis un moment, ils avaient disparu : je les croyais sauvés et déjà les félicitais intérieurement d'un succès si bien mérité, lorsque le melon de malheur revint de plus belle rouler et bondir au fond du ravin.

" Arrivant tout aussitôt que lui, les deux chacals se regardent, semblent se consulter, puis le poussent jusqu'au pied du talus. L'un alors prend le fruit entre ses pattes, et se couchant sur le dos, le porte sur son ventre ; l'autre après avoir inspecté minutieusement l'état du chargement, s'approche de son camarade, entrelace ses mâchoires avec les siennes, tire, tire..., et voilà le traineau qui marche. L'un tirant ainsi et montant à recillons, l'autre n'ayant qu'un souci, ne pas laisser échapper son précieux fardeau, tous deux parvinrent sans encombre, mais non sans peine, au haut du talus et disparurent."

Le capitaine Pracasse, (amené par un ami qui a la réputation d'être avare), à sa voisine qu'il ne connaît pas.—Ce vieux Grippesou fait bien les choses. Ce dîner doit lui coûter \$10 pièce.

Sa voisine.—Il coûte exactement \$7.50 par tête.

Le capitaine.—Comment pouvez-vous connaître le prix exact ?
Sa voisine.—Je suis mademoiselle Grippesou.

LES MYSTÈRES DU SOMMEIL.



Maman.—Comment, mon vilain Jack, tu n'es pas encore couché !

Jack.—Je ne comprends pas cela, maman ; je crois que je marche en rêvant.

LA JAGOUINE

La Jagouine marchait d'un pas alerte, portant ses soixante-douze ans aussi gaillardement que son coq de toile blanche, qui battait de l'aile au vent de mer.

« Bonne femme Lefort, la bien nommée, vous prenez les années comme vous prenez le lançon ; plus il y en a, plus vous êtes contente !

—J'ai pris des années, j'ai pris du lançon, j'ai pris du chagrin. Il n'y a que le poisson qui se laisse au marché. Le reste, faut le porter ; c'est le poids du cœur.

« Dieu m'a donné la force, qu'il soit béni ! Il ne me l'a pas donnée pour n'en rien faire. Je porte huit cercueils : c'est une charge lourde !

« Et plus d'une fois, seule au bord de la mer, je me suis assise sur le sable pour essuyer la sueur du cœur qui me sortait par les yeux.

« J'ai eu douze enfants. Je les ai élevés avec la paye de leur père et avec ma navette, qui courait la nuit. Huit sont morts : cinq garçons, trois filles.

« Mon garçon, Jean-Marie, était au séminaire. Il s'est vendu soldat pour mettre du pain dans la maison. Il est mort.

« François et Corentin ne sont pas revenus de Terre-Neuve ; leur frère Guillaume n'est pas revenu d'Alger ; Madeleine est morte veuve.

« La plus belle de toutes et la plus belle du village et du canton était Marie. Les plus riches partis la demandaient : elle disait : « J'ai donné mon cœur. »

« Je me suis promise, je me suis fiancée.—A qui donc, ô Marie !
« —Laissez grandir mes frères ; laissez grandir ma petite sœur Yvonne.

« Quand Yvonne sera grande, quand je ne serai plus nécessaire à la maison, alors celui que j'aime viendra me prendre.
« D'où viendra-t-il, ô Marie ?—Il viendra du ciel.

« —O Marie ! veux-tu donc mourir ?—Je ne demande pas la mort, mais je ne veux vivre que pour Jésus-Christ. A lui je me suis promise et fiancée. »

« Voilà que notre Yvonne est grande et forte, et presque aussi belle et douce que Marie. Marie me dit : « Mère, le moment approche. Priez, car il sera dur.

« —Mon sacrifice est fait, lui dis-je.—Non dit-elle, vous ne comprenez pas. Celui que j'aime tant ne m'a pas moins aimée ; il m'appelle, il m'appelle ! »

« Je n'en demandai pas davantage ; j'avais peur et je me mis à pleurer. Un mois après, dans sa fleur, le sourire sur les lèvres, notre fille mourut.

« Seigneur Dieu, pardonnez si je murmure ! Yvonne commença de pâlir et fut prise de langueur. « O Marie ! disait elle, ô Marie !... »

« Le médecin me dit : « Ne faites plus de dépenses. Elle a le cœur enveloppé d'un chagrin, et il n'y a que la mort qui le débarrassera. »

« Au bout d'un an, Yvonne, devenue semblable à Marie, Yvonne s'en alla comme elle. Elle me disait : « Le ciel est plus beau que la terre. »

« Et moi, depuis ce temps, j'ai les yeux rouges de pleurer ; et il n'y a pas tant d'amertume dans la mer qu'il y en a parfois dans mon cœur.

« Il nous restait notre Benjamin, le dernier-né ; un fort et brave enfant de seize ans, celui qui ressemblait le plus à Thomas, à notre mari et à ma petite Yvonne.

« Je l'ai vu mourir en mer dans une tempête, au retour de la pêche. J'étais sur le rivage. De mes yeux, j'ai vu sombrer son bateau.

« Tout périt, corps et biens. La mer ne nous rendit ni un agrès, ni une planche, ni un cadavre. La mer nous nourrit, c'est vrai, mais nous payons notre nourriture !

« Et moi, dis-je à la mer, je te forcerai de me rendre le corps de mon enfant ! Je le voulais, car je ne l'avais pas embrassé avant de partir. Je le demandai au bon Dieu.

« Mes voisines, qui me voyaient excédée de malheur, firent une neuvaine avec moi. « Seigneur, par les larmes de la Vierge, ordonnez à vos flots d'avoir pitié d'une mère ! »

« Il fallut bien obéir, et les flots me rapportèrent intact le cadavre de Benjamin : seul de tout l'équipage, à l'endroit où ils l'avaient englouti.

« Je l'ai enseveli de mes mains, remerciant le Dieu du Calvaire et de la croix. Si les larmes étaient un baume, jamais ce corps ne serait entamé dans la tombe.

« Il est dans notre cimetière, à côté de ses sœurs. Son père et moi, nous y serons près d'elles et de lui. Thomas Yvonne, Benjamin, Marie, Marie ! ô mon Dieu !

« Oui, oui ; je suis forte et j'ai du ressort. Il en faut pour porter ces souvenirs. Je vis comme une autre, sans me forcer. Dieu m'a traitée avec miséricorde.

« Cette année, Le fort et moi, nous ferons notre noce d'or. Nous nous sommes mariés de bon amour, il y a cinquante ans ; nous avons vécu cinquante ans de bonne amitié.

« Notre vieillesse est verte et vaillante, elle travaille encore. Les enfants qui nous restent sont honnêtes. Nous ne sommes pas dans le besoin ; nous avons quatre cents francs de rente.

« Avec tout cela, je ne puis voir la mer un peu remuée sans penser à Benjamin, et quand j'entends appeler une enfant Yvonne tout mon sang frémit.

« Et si on l'appelle Marie, je hâte le pas ; et j'ai mes huit cercueils sur les épaules ; et dès que je suis seule, je m'assieds et je pleure.

« Adieu, adieu ! Si vous avez des enfants, que Dieu vous les garde ! Quant à moi, je n'ai pas la sagesse de mon âge. Pour un jour de grosse mer, j'ai trop causé. »

LOUIS VEUILLLOT

DANS LA MAUVAISE POCHE



Johnny, qui est naturellement parieur, a gagé qu'il s'introduirait une bille de billard dans la bouche. Vous le voyez dans tout l'épanouissement de sa gloire. Il n'y a plus qu'à savoir combien il faudra lui enlever de dents pour l'en faire sortir.

JOUEZ FRANC JEU



UNE PARTIE DE MAIN CHAUDE AU PIQUE-NIQUE

M. Nicolas.—Je ne jouerai plus si Sam me donne encore un coup comme cela.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LES PETITES AFFECTIONS DE LA PEAU

Acné ponctuée, couperose, dartres, eczéma, boutons acné fluente, enriés, grains de beauté

Malheureusement le visage, tant par l'extrême finesse de la peau qui le recouvre, que par l'exposition continuelle à l'air par toutes les températures, est l'endroit de notre corps où se manifestent le plus facilement les petites affections de la peau.

Au nombre des plus désagréables se trouve l'acné ponctuée.

Il y a bien des différents genres d'acné : la couperose, tous les boutons, les dartres sèches, la sécrétion continue d'une matière jaunâtre et huileuse, les boutons entre cuir et chair qui ressemblent à de petits grains de plomb font partie des différentes formes de l'acné.

C'est souvent une maladie terrible qui défigure complètement ceux qui en sont atteints. De l'avis de tous les médecins, l'acné a rarement son siège dans le sang ; les glandes sébacées seules sont atteintes le plus souvent. Il est donc très difficile de soigner cette maladie avec efficacité ; aussi est-il absolument nécessaire, lorsqu'on en est sérieusement atteint, de s'adresser à un bon médecin, voire même à un spécialiste.

Ainsi que je l'ai déjà dit, nous ne faisons pas de médecine dans ce journal, nous nous occupons des petites affections desquelles les docteurs se bornent à sourire.

En effet, quel femme osera demander une consultation à son médecin pour quelques points noirs qu'elle aura découverts sur les ailes du nez ou quelques légers boutons qui auront eu l'audace de s'installer sur son front. Ce serait presque un manque de respect envers l'homme de science que de le déranger pour si peu !

Revenons à l'acné ponctuée, tannes, points noirs ou vers de peau, comme il vous plaira de l'appeler.

Cette variété de la maladie, très désagréable pour une jolie femme, n'est autre que l'accumulation de la liqueur sébacée dans les glandes. Au lieu de s'épancher au dehors, elle reste à l'orifice de ces glandes ; cet orifice s'élargit et laisse voir le commencement de l'agglomération de la liqueur sébacée qui ressemble assez à la tête d'un petit ver. Depuis quelques années, les parfumeurs se sont beaucoup occupés de cet inconvénient, mais, il faut l'avouer... sans le moindre succès.

Pour les affections légères, dans lesquelles la médecine n'aime pas à intervenir, les remèdes les plus simples sont les meilleurs. Un des moyens les plus efficaces est de presser chaque point noir entre deux ongles et de cautériser ensuite avec de l'eau-de-vie à vingt degrés. Il est utile comme traitement de se servir en lotions

d'eau alcoolisée ou ammoniacale à une dose assez forte, par exemple d'une bonne cuillerée à potage par une bouteille d'eau, pour resserrer les follicules et aider à l'expulsion de la matière accumulée. On peut remplacer ces lotions par de l'alun en poudre, toujours après avoir vigoureusement pressé. Il est rare que cela ne réussisse pas. Dans le cas où les points noirs résisteraient à ce traitement répété presque tous les jours pendant un certain temps, c'est que la maladie serait assez invétérée pour recourir soit à un traitement intérieur, soit à des solutions ou pommades au soufre, au deuto-chlorure de mercure, au protoiodure de mercure ou à l'acide chlorhydrique, qui a la propriété de produire une maladie sur une autre maladie.

Bien entendu, ces médicaments ne s'obtiennent pas sans ordonnances. Quand on arrive au point d'être forcé de les employer, c'est que la maladie est assez sérieuse pour que la présence du docteur devienne indispensable.

Afin de détruire ces petites tannes si préjudiciables à la beauté du nez, certaines personnes se servent de collodion. Elles s'en enduisent le nez avant de se coucher et elles enlèvent le matin cette sorte d'épiderme, qui attire avec lui les points noirs ou tannes qui se trouvent dans la peau. Ce système est encore plus douloureux que celui qui consiste à presser avec l'ongle ; le collodion est extrêmement difficile à enlever, nous ne le recommanderons pas ; mais, si quelques-uns de nos lecteurs désirent en faire l'essai, ils feront bien de cautériser ensuite

avec de l'eau-de-vie ou de l'eau fortement alcoolisée.

Les peaux rudes et dures sont très facilement envahies par l'acné ponctuée.

Il faut joindre aux moyens bien simples indiqués plus haut un régime très doux, éviter les excès de table, ne pas manger de mets épicés. Le manque de soins, de propreté, développe l'acné.

Les très jeunes filles, ainsi que les femmes d'un certain âge, sont particulièrement sujettes à l'acné ponctuée, ainsi qu'à la couperose, autre variété d'acné.

La couperose est formée de petites pustules rouges, disséminées ou réunies par plaques. Quand on néglige de soigner cette maladie dès son début, elle peut devenir invétérée. A la longue, la peau devient violacée, rugueuse et s'enflamme à chaque instant sous l'influence de tout sentiment vif.

Cette maladie provient d'une trop grande quantité de sang dans les vaisseaux du visage. Il convient donc, comme traitement, d'éviter avant tout ce qui peut faire monter le sang à la figure, comme le froid aux pieds, les mauvaises digestions. Il sera utile de suivre un régime végétal doux, de peu manger, de ne pas séjourner dans une pièce trop chaude et sans air, de ne boire que du vin avec beaucoup d'eau, pas de liqueurs ni de viandes noires. Les gens anémiques ne sont jamais atteints de la couperose.

Le mot acné signifie sans démangeaison, c'est à cause de cette absence de démangeaison que la couperose fait partie de ce genre de maladie de peau qui comprend avant tout les maladies des glandes sébacées.

La couperose est donc une maladie sèche qui n'impose pas l'obligation de se gratter constamment, comme l'eczéma. Cependant il faut y apporter une grande attention, car, à la longue, l'épiderme finit par se détacher et il pourrait arriver qu'il se formât des pustules purulentes. C'est pour éviter d'en venir à ce point qu'il est très important de se soigner sitôt que les premières taches rouges paraissent.

Au régime indiqué, il faut joindre des lotions très souvent répétées d'eau de cerfeuil, de laitue, de son, additionnées d'un peu de vinaigre. Le petit lait est aussi très salutaire. Il est bon de prendre quelques laxatifs, la liberté des entrailles facilitant la guérison de la maladie.

Beaucoup de docteurs préconisent les pommades à l'alun et au tannin. Elles sont, dit-on, excellentes ; les pharmaciens les exécutent sans ordonnance de médecins.

Les lotions à l'eau chaude sont également recommandées ; du reste, les personnes qui ont le sang à la tête ne doivent jamais se servir d'eau froide pour les soins de propreté du visage.

Un excellent remède consiste à chauffer au bain-marie une bouteille d'eau de Barèges. On en arrose les parties malades à l'aide d'un pulvérisateur.

Il est rare qu'une couperose résiste à ces différents remèdes qu'on peut employer.

Certaines peaux très fines et sèches sont facilement affectées de dartres. Les enfants y sont surtout sujets quand le froid est vif. Cette dernière affection cède toujours avec quelques lotions d'eau salée ou saturée d'alun.

Quand, chez les grandes personnes ces dartres prennent du développement, avec ou sans sécrétion d'humeur, cela devient une maladie très irritante qui s'appelle eczéma. Ce sont des démangeaisons atroces, insupportables; il faut un traitement très doux, très long et extrêmement sévère pour en guérir.

Parmi les maladies particulières aux peaux grasses, l'acné fluente est une des plus communes; elle vient uniquement de la trop grande quantité de liqueur sébacée qui s'étend sur la peau comme de l'huile, cela n'offre aucune espèce de gravité, mais nuit beaucoup à la beauté. Des lotions plusieurs fois répétées dans la journée avec de l'eau coupée d'eau-de-vie ou de l'eau additionnée d'ammoniaque seront excellentes pour cela. Si cette maladie s'étend sur le corps, il faudra user de bains ammoniacaux ou salés. L'alun, le tannin, le soufre, le borate de soude sont parfaits pour le traitement de cette incommodité.

Les boutons simples ou feux au visage, au cou, dans le dos, sur la poitrine sont une affection commune à beaucoup de jeunes gens et de jeunes personnes. Ils disparaissent très vite au bout de deux ou trois semaines d'un traitement qui consiste en lotions d'eau de la Bourboule chauffée au bain-marie. On renouvelle ces lotions, le matin, le soir et dans la journée.

Il n'est pas aussi facile de se débarrasser des taches de rousseur ou lentigo qui font le désespoir des personnes qui habitent la campagne. Avant de les guérir, le mieux serait de chercher à les éviter. Les teints blancs et diaphanes des natures lymphatiques y sont fort exposés.

Ces taches sont causées par le soleil, le hâle, l'air vif de la mer ou de la campagne. Ne pas s'exposer au soleil sans chapeau, sans ombrelles et sans gants est d'abord le meilleur moyen de les éviter.

La médecine possède plusieurs moyens pour les atténuer, mais aucun n'est complètement curatif. Ce sont à peine des palliatifs. Quelques docteurs préconisent le borate de soude dans de l'eau distillée, d'autres préfèrent l'acide nitrique. Ce médicament s'emploie surtout pour les éphélides qu'on appelle aussi taches hépatiques. Le masque est aussi de la famille des éphélides. Les bains sulfureux réussissent assez généralement.

Les taches jaunes qu'on appelle éphélides sont souvent produites par des écarts de régime ou d'autres causes spéciales à la femme. On les attribue à tort à des maladies de foie; les taches proviennent d'une inégale répartition du pigment ou matière colorante et il n'y a pas grand chose à faire.

Voici cependant quelques recettes contre le lentigo (taches de rousseur) et contre les éphélides.

Contre le lentigo

Vaseline	20 grammes
Iodochlorure de mercure.....	20 —

Appliquer le soir en se couchant.

Lotion

Borax	8 grammes
Eau de roses.....	300 —
Eau de fleurs d'oranges.....	300 —

Lait

Teinture de benjoin.....	6 grammes.
Eau de roses.....	500 —

Pommade contre les éphélides

Soufre sublime.....	0 50 —
Cérat de Galien.....	30 —

Autre pommade

Axonge.....	60 grammes.
Acide nitrique.....	1 —

On peut choisir entre ces différents remèdes, les derniers sont les plus forts et il ne faudrait jamais les employer qu'avec prudence.

Pour les taches qui se trouvent sur les mains, l'usage souvent répété de la teinture d'iode est le meilleur remède. Des lotions ainsi composées :

Eau.....	1.000 grammes
Hydro-sulfate de potasse.....	1 —

sont également excellentes.

Parmi les petites maladies de la peau, il ne faut pas oublier de mentionner les taches de naissance qu'on appelle envies.

Les docteurs ne sont pas d'accord sur ce point; les uns admettent l'influence de l'envie, tandis que d'autres y voient une prédisposition de la mère à des affections cutanées qui produisent sur la peau de l'enfant des alterations qui prennent elles-mêmes le nom d'envie, telles que : taches de vin, groseilles, framboises, fraises, cerises, et il faut le dire, au risque de désoler quelques-unes de nos lectrices, tous les grains de beauté. Hélas oui! les grains de beauté ne sont pas des ornements, il faut bien se le persuader, ce sont des difformités et ces signes n'ont jamais embelli personne. Le plus triste c'est qu'il est bien difficile de les faire disparaître.

J'ai cependant connu une jeune femme qui a eu le courage de se laisser poser un vésicatoire à la joue, sur une tache de vin, et de le laisser rendre un certain temps jusqu'à ce que le derme soit attaqué. La tache de vin avait presque disparu à la suite de ce vésicatoire, mais les cicatrices étaient plus laides que la tache elle-même.

Il y a d'autres moyens à employer comme on le verra dans d'autres chapitres.

Les grains de beauté nous amènent tout naturellement à nous occuper des petites verrues et des poireaux qui, sans prendre place dans la nomenclature des maladies de la peau, n'en appartiennent pas moins à ces difformités dont nous parlions tout à l'heure.

C'est un grand tort, de la part d'une femme, jeune ou vieille, de conserver sur son visage, sur ses mains ou sur ses épaules une de ces excroissances. La plupart des médecins les enlèvent très adroitement, ils les soignent, les cautérisent et il ne reste le plus souvent qu'une cicatrice à peine visible à l'œil nu. Quant aux poireaux, ils tombent quelques fois d'eux-mêmes, sans qu'on s'en occupe en aucune façon.

Quelques plantes ont la réputation de faire disparaître les poireaux; nous ne savons au juste la vérité sur leur réelle efficacité, mais le seul et véritable remède contre les poireaux est de les brûler avec le nitrate d'argent.

Il ne faut ne faut pas négliger de soigner et de faire disparaître autant que possible toutes les petites affections du tissu dermale; on a vu des maladies très graves arrêtées dès leur début par un traitement très anodin, mais appliqué à temps.

LES ABSURDITÉS DU PROGRÈS

(Au carré Viger).



Le vagabond.—Je voudrais bien le tenir cinq minutes entre mes mains le président de la lumière électrique. On dormait si bien autrefois à Montréal. Il ne nous restait que la noirceur: ils nous l'ôtent, les misérables.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

TU NOUS LA FAIS A L'OSEILLE

Plus nous allons, plus Paris, la Ville-Lumière, parle argot. C'est au point que si un Français d'il y a cent ans pouvait soulever le couvercle de son tombeau et parcourir les boulevards, il n'entendrait plus un mot à la grammaire d'aujourd'hui.

L'argot des voleurs, l'anglais mâtiné, la langue des filles et des Gavroches, voilà de quoi se compose le dialecte en vigueur en 1889, et ça ne fait qu'empirer d'heure en heure.

Que sera ce dans un siècle ? Que parlera-t-on alors à Paris ? L'argot des chiens ou du cheval peut-être !

En attendant, laissez-moi vous raconter comment s'est formée, il y a trente ans, une des locutions dont on se sert le plus dans tous les mondes.

Il s'agit d'une création de Lassouche, d'abord.

Lassouche, un des comiques les plus aimés du Palais-Royal et des Variétés, n'était encore, il y a trente ans, qu'un artiste fort ignoré de la Gaité, théâtre situé boulevard du temple.

N'étant donc pas encore un comédien à gros appointements, il déjeunait et dînait souvent à une table d'hôte de ce quartier, aujourd'hui démolie pour faire place au boulevard du Prince-Eugène. La propriétaire de ce bouis-bouis gastronomique était une brave femme, très bonne personne, quoique fort acariâtre. Elle faisait volontiers crédit à sa clientèle, presque uniquement composée de cabotins et de bohèmes, mais elle se mêlait parfois de faire des réprimandes à ce monde d'irréguliers.

— Je ne veux plus faire le symbole (credit) à personne, disait-elle alors en grognant.

Un jour que la note de Lassouche s'élevait un peu au-dessus du niveau ordinaire, l'acteur eut l'imprudence de venir déjeuner une heure en retard.

Viaude, poisson, légumes, tout était consommé, et les habitués en étaient à prendre leur café.

— Il n'y a plus rien, mon fils, s'écria brutalement l'hôtesse. Tu peux aller déjeuner là où tu vas d'ordinaire porter ton argent, quand tu en as.

— Puisque je n'en ai pas aujourd'hui, répliqua l'artiste, non sans logique, faites-moi à déjeuner, la mère. N'importe quoi. Une omelette !

— Une omelette ! une omelette ! riposta la bonne femme, une omelette de trois œufs ! Eh bien, soit !

— Avec beaucoup d'herbes, s'il vous plaît, insinua Lassouche.

— Tu la mangeras comme elle sera, mon gars.

Dès que l'omelette fut confectionnée et servie, Lassouche fit observer qu'elle n'était pas assez verte.

— Fallait-il pas te la faire à l'oseille ? répartit la vieille hôtesse furieuse.

Depuis lors, à cette même table d'hôte, toutes les fois que la bonne femme se mettait en colère, on lui disait plaisamment : *Tu nous la fais à l'oseille.*

Le mot, pourtant pas fort original, descendit le long des boulevards jusqu'au perron de Tortoni. De là il pénétra jusque dans les salons. Il ne lui manque plus que d'être introduit dans le Dictionnaire de l'Académie pour devenir un des plus beaux fleurons de la langue française.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

Après être resté à peine six mois à Rome, Rabelais fut rappelé en France. En arrivant à Lyon, il fut forcé de s'arrêter dans une hôtellerie fautive d'argent pour continuer sa route, et, comme il ne voulait pas se faire connaître, il imagina le stratagème suivant pour sortir d'embarras :

Il se déguisa de manière à n'être reconnu de personne, et il fit avvertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait de leur faire part de ses observations : la curiosité lui amena un nombreux auditoire, devant lequel il se présenta vêtu singulièrement et parla longtemps, en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine.

On l'écoutait avec stupefaction quand tout à coup il se recueillit, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret.

L'attention redouble.

« Voici, leur dit-il, un poison très subtil que je suis allé chercher en Italie pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran, qui boit le sang du peuple et qui dévore la France. »

A ces mots, on se regarde en silence, on se lève et on se retire :

Rabelais est abandonné de tous. Mais peu d'instants après les magistrats font cerner l'hôtellerie, on se saisit du prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière, et on l'emmène à Paris sous bonne escorte.

Pendant la route, il est hébergé aux frais de la ville de Lyon ; on le traite magnifiquement comme un prisonnier de distinction, et il arrive enfin frais et dispos à sa destination.

François Ier est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel, il veut le voir ; on conduit devant lui Rabelais, qui a repris son visage et sa voix ordinaires. François Ier sourit en l'apercevant. « C'est bien fait à vous, dit-il en se tournant vers les soldats de Lyon, qui avaient suivi leur capture ; ce n'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie ; mais je n'aurais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais. » Là-dessus il congédia très gracieusement les Lyonnais confondus, et retint à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon. (Tiré d'une *Notice historique* écrite par le bibliophile Jacob en 1853.)

Or, ce serait par allusion à l'embarras financier où Rabelais se trouva dans cette ville que l'on a eu la locution proverbiale le *quart d'heure de Rabelais*, pour désigner le moment où il faut payer la dépense d'une consommation quelconque.

DÉLOGER SANS TAMBOUR NI TROMPETTE

Cette expression remonte au seizième siècle ; elle est due à un fait militaire qui se trouve raconté dans les termes suivants par V. Carloix (*Mémoires sur Vieilleville*) :

Après ces huit jours, Horacio Billon arriva au camp avec ses troupes italiennes, que l'on appelait les Bandes Noires : de quoy le prince d'Oranges averti fit mettre toutes les campanes et sonnettes des mulets dedans des coffres, et sans battre aux champs ni saire sonner trompette ni sourdine, délogea toute nuit, prenant le chemin des bois droit à Naples. De là est venu le proverbe *déloger sans trompette*, qui s'approprie communément à ceux qui, tremblants de peur, se dérobent de quelque lieu sans faire bruit.

Or, le texte même que je viens de citer autoriserait l'addition d'un instrument, le tambour ; on la fit, et ainsi a été formée l'expression proverbiale *déloger sans tambour ni trompette*, qui est encore des plus usitées dans la langue familière.

ÊTRE MIS A L'INDEX

Pour préserver son peuple des mauvaises doctrines, Philippe II, roi d'Espagne, fit imprimer un catalogue des livres défendus par l'Inquisition. A son exemple, le pape Paul IV, en 1559, ordonna au Saint-Office d'en publier un semblable, et depuis lors fut établie à Rome la Congrégation de l'*Index*, ainsi appelée parce qu'elle met dans un *index* (mot qui signifie *liste*) les ouvrages dont elle défend la lecture, soit absolument soit jusqu'à ce qu'ils soient corrigés.

De sorte que dire qu'un livre est mis à l'*index*, c'est dire littéralement qu'il figure sur la liste des livres défendus, qui se publie tous les ans par les soins de l'Église romaine.

On emploie la même expression en parlant d'une personne.

Sans indiquer que ce soit en rien pour les mêmes raisons qui font repousser par la papauté beaucoup de livres modernes, cette locution veut dire alors qu'un homme est exclu d'une certaine compagnie, qu'on s'est entendu pour lui faire mauvais accueil.

COMME CHEZ NICOLET

Cela veut dire *en augmentant, crescendo*, pour employer un terme de la langue musicale ; c'est une abréviation du proverbe : *De plus en plus fort comme chez Nicolet.*

Maintenant, d'où vient ce proverbe ?

Fils d'un joueur de marionnettes et joueur de marionnettes lui-même, Nicolet se fit construire en 1719, sur le boulevard du Temple, une véritable salle de spectacle, qui s'appela d'abord *Théâtre de la Gaité*, et ensuite *Théâtre des grands danseurs du roi*, titre qu'il quitta à la Révolution pour reprendre celui de *Gaité*, qu'il a gardé depuis.

Or, « chez Nicolet », où l'on jouait de grandes pantomimes et de petites comédies du genre bouffon, les entr'actes étaient toujours remplis par des danses de corde, des tours de sauteurs et d'équilibristes, des exhibitions de chiens savants, etc., qui faisaient voir aux spectateurs des choses de plus en plus étonnantes ; et c'est ce qui a donné lieu au proverbe en question, très en vogue dans le siècle dernier, et loin, tant s'en faut, d'être oublié dans le notre.

SI VOUS VOULEZ

*Vous tenir au courant de ce qui se passe autour
de vous, LISEZ*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement
\$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00
par année.

*SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer
de quelque chose*

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les jour-
naux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE, 69 rue St. Jacques
MONTREAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct
du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et
les convents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide
Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour dés-
infecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.
LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie
depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le
1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu
plus bas que mon établissement actuel.

— ALLEZ CHEZ —

NORMAN W. McLAREN

57 RUE DU COLLEGE

POUR LES

LETTRES BLANCHES ÉMAILLÉES

ET POUR

— Lettres en Papier à l'Épreuve de l'Eau.

— SERVANT POUR VITRINES ET ENSEIGNES. —

— LE GRAND — PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERES
et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les
caravannes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les
ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30
p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

VIENT DE PARAÎTRE.

La Vérité sur la Question Métisse

RÉCIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

PRIX:

\$1.00	le volume Broché, pour le Canada
1.25	" " pour les États-Unis
1.40	" Cartonné, pour le Canada
1.60	" " pour les États-Unis

Moins les Frais de Poste.

Pour détails s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE.

69 RUE ST-JACQUES,
MONTREAL.

Nouvelle Imprimerie

Nous venons de terminer l'installation d'une magnifique imprimerie où nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches,
Cartes de Visite, Cartes d'Affaires, Pancartes,
États de Compte, Programmes, Annonces d'Encre,
Étiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

Commandes promptement exécutées. Caractères de luxe. A meilleur marché que partout ailleurs.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 Rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la Rue Claude
MONTREAL

N. B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 RUE ST-JACQUES.